

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

CHUCHOTEMENTS
SUIVI D'UNE EXPÉRIENCE DE L'AILLEURS

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES
PROFIL CRÉATION LITTÉRAIRE

PAR
CLAUDE HERDHUIN

NOVEMBRE 2006

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Merci à Louise Dupré, professeure au Département d'études littéraires à l'UQAM, pour sa patience et son soutien. Je tiens aussi à remercier Lucie Quevillon, étudiante au Doctorat en sémiologie à l'UQAM et amie, pour ses conseils et ses encouragements.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	i
CHUCHOTEMENTS	1
UNE EXPÉRIENCE DE L'AILLEURS	122
PARTIE I QUELQUE CHOSE À ÉCRIRE.....	123
PARTIE II LE VOYAGE INTÉRIEUR	139
PARTIE III UNE EXPÉRIENCE DE L'AILLEURS	152
BIBLIOGRAPHIE.....	165

RÉSUMÉ

Ce mémoire en création littéraire se compose de deux parties.

La première partie présente un roman, *Chuchotements*, dans lequel une femme de quarante ans, qui a beaucoup voyagé, revit les moments importants de sa vie. Narré par la protagoniste et composé de courts chapitres, le récit est une longue traversée pour retrouver une identité qui fuit. Seul point d'ancrage du personnage, le travail de la mémoire se traduit par des analepses représentant le cheminement de la pensée du personnage. Le style dépouillé, l'absence de longs monologues et l'insistance sur les faits plutôt que sur la description d'états d'âme ancrent le roman dans une écriture de l'intime. En effet, le personnage se construit et se définit par ses actions : le lecteur le regarde vivre et découvre, au fil des pages, les conséquences de chaque acte sur le personnage, chaque acte étant déterminant sur la construction du roman lui-même, dans lequel l'écriture veut rendre une impression de fragmentation et de fugacité.

Le dossier d'accompagnement propose une réflexion sur l'acte d'écriture ou, pour reprendre le terme de Marguerite Duras, sur *l'écrire*. En deçà de l'aspect intellectuel qu'il suppose, le processus créateur est un acte intuitif, venu de l'intérieur, de *l'intimus*. Le texte n'est pas seulement le fruit d'un travail de la pensée ou de la réflexion, mais le résultat d'un retour sur soi, d'une méditation profonde. Recherche d'identité, construction du *Je* à partir du conscient, du connu et du déjà-vu, mais aussi et surtout rencontre de cette altérité que l'écrivain devine vaguement sans pouvoir la nommer et qu'il doit affronter. L'écriture intime se trame dans la souffrance et la solitude.

Mots clés : roman, processus créateur, introspection, mémoire, altérité, angoisse.

CHUCHOTEMENTS

*Je n'étais rien de ce que j'ai dit ni écrit. Ce n'est pas moi qui
me suis marié, pas moi qui ai été père, qui... etc.*

Albert Camus, *Le premier homme*

Sydney

L'avion amorce sa descente vers l'aéroport de Sydney. Dans la poche droite de ma robe, les pilules roses pour me faire dormir. Je serre nerveusement le flacon. Comme on s'accroche à une bouée. Dans la poche gauche, mes pilules blanches, pour me réveiller. Mon fils regarde par le hublot, les yeux embués de sommeil. La voix douce de l'hôtesse résonne dans les haut-parleurs. Les paroles sont difficiles à comprendre, douloureuses à l'oreille. Grésillement final.

Nous allons atterrir dans quelques minutes. Je regarde mon fils. Il scrute les lumières de la ville, loin, au-dessous de nous.

Ma main se crispe sur les pilules blanches. Pas la force de l'enfoncer davantage dans ma poche. Même ça, c'est trop me demander.

Je ferme les yeux, la tête appuyée contre le dossier de mon siège. Je sens l'avion descendre. Je le sens dans mes tripes. Il m'entraîne dans sa folie, ma tête suit mon corps, plonge dans le vide. Happée, irrésistiblement, vers ce qui pourrait être une nouvelle vie. Une secousse brutale me fait ouvrir les yeux. Je tourne le regard vers le hublot, à l'extérieur le tapis de bitume défile. Il est vingt et une heures.

Il fait doux dans cette immense aérogare. Après presque vingt-quatre heures d'enfermement dans la carlingue d'acier, la

réadaptation avec le sol est difficile. Je dois réapprendre à marcher. À me concentrer sur les pancartes lumineuses. À trouver le mot qui me libérera. *Exit*. Sortie. Christophe me devance de quelques pas. II titube de fatigue, il suit le flot des voyageurs.

Immigration. Enfin! Je le tire par la manche et lui fais signe de me suivre. II me fixe de ses grands yeux noirs, inexpressifs. Muet. Combien de temps encore durera ce silence, qui m'irrite?

Passports, please!

Je sursaute, plonge la main dans mon sac et en ressors deux passeports de la Communauté européenne.

J'ai été française, canadienne, et me voilà européenne. Les larmes me montent aux yeux. Le douanier me regarde fixement. II veut savoir combien de temps je resterai. Mais pour la vie! J'ai envie de me coucher là et ne plus bouger. Le bruit du sceau sur le papier résonne dans ma tête. Le douanier me tend les documents.

Welcome to Australia.

Je jette les passeports au fond de mon sac. Et cherche Christophe des yeux.

Il a disparu.

Paris

II pleut. Les pavillons de banlieue sont encore endormis. Le taxi fonce sur l'autoroute. Je caresse mon ventre. Personne ne peut savoir ce que je sais. Même pas lui. Je le quitte et il ne le sait pas. Ce matin, il dormait. Rassasié de mon corps, la bouche entrouverte, il rêvait. Une ride soucieuse traversait son front. Je l'ai caressée du bout de l'index. Doucement. II n'a rien senti. La bouteille de Glenfiddich, à moitié vide, à portée de la main. Un léger souffle rauque s'échappait de ses lèvres entrouvertes. Pour la dernière fois, j'ai bu à même sa bouche. II a frémi. À peine.

Je suis partie comme une voleuse.

Le taxi file sur l'autoroute. Le soleil ne se montrera pas aujourd'hui. Roissy I! Le II n'est pas encore construit, on n'en parle même pas. La chaussée glissante brille sous les phares du taxi. Porte 32.

Je jette un billet de 200 francs en direction du chauffeur. II pourrait être mon père, avec un rien de jeunesse. Nos regards se croisent. II pourrait aussi être l'homme que je viens de quitter. II sera le dernier sourire que j'emporte de France.

Une hôtesse pimpante accueille les passagers mal réveillés. *Bienvenue à bord*. Rituel des petits matins dans les aéroports. Tous les aéroports du monde se ressemblent. Quelle importance?

Au moment de franchir la porte, une violente nausée me terrasse. Je vacille. L'hôtesse me fixe de son regard poli. Indifférent. Le monde s'impatiente derrière moi. Un effort ultime et je franchis le pas. Dans la cabine, l'air est frais, une musique douce joue en sourdine.

Bienvenue à bord! Rangée 33, sur votre droite.

La voix est impersonnelle. Un peu plus loin, une autre voix, aussi désincarnée, m'accueille et me guide vers mon siège.

Je m'écroule près du hublot. Ferme les yeux, enfonce ma tête dans le dossier du fauteuil. Des ombres passent et repassent autour de moi. Je devine une présence. Quelqu'un s'assoit à côté de moi. Je garde les paupières fermées. La voix douce de l'hôtesse emplît la cabine, vite couverte par le ronflement des moteurs. Un homme chuchote. Une main sur mon ventre. On attache la ceinture de sécurité, doucement, presque tendrement.

La carlingue tremble, les moteurs rugissent. L'avion s'élance. J'ouvre les yeux. En bas, ce qui reste de la France : quelques points minuscules.

Vous avez peur?

Le ton est gai, sympathique. Je me retourne. De grands yeux verts me regardent. Une main carrée et bronzée veut serrer la mienne.

Je la laisse faire. Le visage est beau, plutôt régulier. La quarantaine, l'homme me sourit, d'un air amusé.

Vous avez peur?

Je lui fais signe que non. Je sais que le moindre mot déclencherait une nausée. Je me contente de le fixer. Il me sourit toujours.

En dessous de nous, la ville a disparu. Le ciel m'avale, irrésistiblement. Mon corps se détend. Je scrute le dossier devant moi. Je sens le regard de l'homme sur moi.

Ça va mieux?

Sa voix est douce. Comme les mains de l'homme que j'ai quitté ce matin.

Téhéran

Une chaleur torride accompagne chacun de mes gestes. Ce matin, les draps étaient trempés de la sueur de nos deux corps. Dehors, pas un souffle. Cinq heures du matin, la ville s'éveille. Je marche pieds nus sur la terrasse. Une lumière rosée baigne la ville. Derrière moi la montagne. Devant, à perte de vue, l'immensité urbaine. Plus loin, vers le sud, le désert. Combien de mois? Neuf.

Je me glisse dans la cuisine. Dans le jardin, les oiseaux parlent. Le bruit de la cafetière. Le ventilateur. Tous ces bruits familiers, quotidiens. Neuf mois au pays des Mille et une nuits. Je jette un regard par la porte de la chambre. Tu dors. Une mèche de cheveux collée par la transpiration barre méchamment ton front. J'ai envie de toi.

Assise sur la terrasse de marbre blanc, je bois à petites gorgées un citron pressé. Sur la table, les mouches s'affolent, attirées par le pot de limonade glacée.

Il fait chaud.

Tu es dans l'embrasure de la porte-fenêtre. Ta chemise bleue tranche sur le marbre blanc. Je te fais signe.

Quarante. La ville s'est transformée en fournaise. Tu me demandes de te rejoindre dans la fraîcheur de notre chambre. La limonade est encore froide! Pas tout de suite. Dans une minute... Encore... une minute.

C'est l'heure de la prière. Le mollah, perché en haut du minaret voisin, appelle les fidèles, cinq fois par jour. Implacablement.

Tu es debout derrière moi, tu as gardé tes lunettes de soleil, tu sens bon.

Je regarde la ville baigner dans la poussière dorée. Pays de l'enfer, de mon désir. Neuf mois que nous sommes ici. Tous les matins, ou presque, nous faisons l'amour. Fureur de posséder, de se donner, envie d'aimer et de détruire.

La chaleur est devenue insupportable, comme toujours à l'heure du midi. Des gouttes de sueur descendent lentement le long de mon corps.

Le mollah continue son appel à la prière.

Ma robe colle à mes reins. J'étouffe dans l'air brûlant. Je suis bien, suspendue dans l'immensité. Au pays des Mille et une nuits. Royaume sans frontières. Mon corps s'enflamme. Se transforme en torche vivante.

Je sens ton souffle sur ma nuque. Tu déposes un baiser sur mes cheveux courts et, brusquement, une sensation de fraîcheur m'envahit. Mon corps s'ouvre, la tête rejetée en arrière, appuyée contre ta poitrine, je me laisse posséder, je devine ta main autant que je la sens. Elle descend doucement entre mes omoplates, jusqu'à la naissance de mes reins. L'eau fraîche coule librement le long de mon dos avant d'être arrêtée par le slip de coton. Tes doigts cherchent à se frayer un chemin entre l'élastique et ma peau. Hésitent, se ravisent. Ils remontent doucement, glissent sur mon ventre baigné de transpiration, hésitent à nouveau.

Tu joues. Comme toujours.

La gorge rejetée en arrière, le souffle court, j'attends. Les doigts suspendent leur mouvement, un instant. Je laisse échapper un cri étouffé, mon corps se tend de nouveau, l'eau fraîche coule sur mon ventre, glisse sur mon pubis. Dans un dernier spasme, je m'ouvre. Une douce sensation de chaleur se répand le long de mes cuisses. Tu te colles à moi, je sens l'odeur de ta transpiration. Ton sexe dur et brûlant contre mon dos. Ta main remonte le long des lèvres gonflées de mon sexe. Survole mon ventre, effleure mes seins et se pose sur mes lèvres. Goût de l'acte d'amour solitaire. Tant connu. Avant toi. Avant nous.

La ville endormie baigne dans le sable rouge. C'est l'heure de la sieste. Sur la table, le pot de limonade est presque vide. Les glaçons sont fondus.

Celui avec lequel tu as caressé ma peau a fondu, lui aussi. Plus une trace, seule l'eau ruisselle entre mes jambes.

Montréal

Il pleut. Tout est silencieux, comme suspendu. Je repousse ma tasse de thé vert. Un peu trop brutalement. Depuis mon dernier séjour ici, rien ne semble avoir changé. Seuls les souvenirs. Peut-être... Je ne sais plus. Oubli volontaire.

Ce matin, je suis passée en voiture devant l'hôpital où j'ai vu un mort, pour la première fois. J'ai fait un petit signe de la main, en direction du neuvième étage, juste pour lui dire, *je ne t'ai pas oublié.*

On dit que les morts reviennent sur les lieux de leur disparition, comme les assassins sur les lieux de leur crime. Tant qu'ils n'ont pas trouvé la paix. Peut-être m'a-t-il vue.

Je l'ai aimé.

J'attends. Quoi? Je ne sais pas. Il y a vingt ans j'arrivais à Montréal, il y a cinq ans j'en repartais. Je tourne en rond : la boucle est longue.

Téhéran

Il y a trente ans, un visage entrevu. Le bazar dans le sud de la ville. Une après-midi de printemps, douce et bleue. Nous sommes venues acheter du tissu avec la femme de mon père. Le chauffeur nous accompagne. J'ai oublié son nom. Je sais seulement qu'il marche comme Charlot. Qu'il aime les Chicklets.

La femme de mon père adore tricoter. Dans le grand salon silencieux, elle tricote et retricote inlassablement un chandail. Qu'elle ne manque jamais de défaire une fois terminé. Je me demande souvent, sans jamais oser lui poser la question, pourquoi elle s'entête à défaire ce qu'elle fait.

À dix-huit ans, je crois enfin comprendre. Mon père et sa femme divorcent. Elle essayait de tisser les mailles d'un amour qui lui échappait. Ou qui, peut-être, n'avait jamais existé.

Douze ans, le bazar, Téhéran. Il fait beau. Une foule amicale nous entoure. Les babouches, les tchadors noirs côtoient les jeunes femmes en minijupes et talons hauts. Nous sommes au milieu des années soixante.

Un homme grand et maigre. Visage venu de nulle part. Des yeux sombres et tristes. Il boite légèrement, ou plutôt il traîne la jambe. Il va aussi vite qu'il peut. En passant près de moi, il me regarde. Je

lis dans ce regard toute la tristesse et toute la bonté du monde. J'y vois la joie et la souffrance, la tendresse et une immense détermination.

L'homme disparaît comme il est venu. Dans une des ruelles du bazar. Une fraction de seconde a suffi.

Je pense souvent à lui, à cette journée lointaine de printemps. Ce n'est pas un hasard s'il a croisé mon chemin. Avant de mourir, l'homme du neuvième étage était persévérant. Il a choisi de mourir comme on entre dans un restaurant du bazar. On s'assoit et on boit un thé à la menthe. Une fois la fatigue disparue, on repart dans le dédale de ruelles.

Rio de Janeiro

Je file avec ma voiture sur Ipanema déserte. J'accélère, évite de justesse une camionnette qui a brûlé un feu rouge.

Un bref coup d'œil à ma montre. Il est quatorze heures quinze. J'aperçois le restaurant. Personne sur la terrasse. Je gare la voiture le long de l'avenue, derrière une Porsche Carrera argent. Ma montre indique quatorze heures vingt et une.

Je vérifie mon rouge à lèvres. Ma main tremble, dérape, se ressaisit, descend jusqu'aux commissures, hésite. Je reste quelques secondes, la main suspendue, le tube doré pointé vers je ne sais quoi. Au loin, le Corcovado tend ses bras.

Je pousse la porte vitrée du restaurant. Des hommes d'affaires terminent leur repas. Un cellulaire sonne. La télévision diffuse le téléroman de l'après-midi. Une jeune femme perchée sur un tabouret délaisse un instant l'écran Sony pour me regarder. Derrière le comptoir, le patron essuie des verres, le cou tendu vers l'héroïne du feuilleton. Il ne m'a pas entendue.

Je ressors et m'installe sur la terrasse. Le ciel est gris. D'une main frileuse, je serre ma veste sur mon corps fiévreux. À quelques mètres de moi, un garçonnet de cinq ou six ans vend du chewing-gum. Il s'approche des voitures qui ralentissent au feu rouge et crie

Chicklets, Chicklets ! Il tourne la tête dans ma direction, m'aperçoit et me sourit. Il vient vers moi de son pas dansant. Ses yeux noirs pétillent de malice.

Le garçonnet ouvre un paquet de Chicklets au citron. Sort un chewing-gum qu'il enfourne dans sa bouche. Il pose son index sur ses lèvres et m'adresse un clin d'œil de connivence. Il me montre sa petite boîte de carton à demi remplie de paquets multicolores. Je lui fais signe que non, de la tête. Il insiste...

C'est bon un Chicklet.

Un des hommes d'affaires sort du restaurant. Il tient à la main un trousseau de clés et son cellulaire.

Le petit garçon court dans sa direction et l'apostrophe. Il lui montre sa boîte de chewing-gums. L'homme le chasse de la main. Le garçonnet le suit. L'adulte esquisse un sourire, énervé. Il fouille dans la poche de son costume. En sort de la monnaie. Le gamin lui tend une boîte jaune. L'homme traverse la rue d'un pas pressé. La sonnerie du cellulaire retentit. Il monte dans la Porsche Carrera argent.

Le garçonnet est de nouveau près de moi. Il rayonne, heureux d'avoir vendu le paquet qu'il avait entamé. Il rit de ses dents blanches, mais ses yeux sont sérieux. La Porsche démarre. Le conducteur parle au téléphone.

Le garçon est debout près de ma table. *Tu es Américaine?* Je lui fais signe que non de la tête. *Brésilienne? Non plus.* Il me dévisage. Essaie de deviner. Il parle comme un adulte. *Portugaise? Non...*

Française.

Il veut savoir où est mon pays... Je lui montre l'océan de la main. Là-bas, de l'autre côté. Il me demande pourquoi je ne suis pas là-bas.

Il a posé sa boîte avec les chewing-gums sur la table. Comment lui expliquer que je n'ai pas de pays? Pourquoi lui ai-je dit que j'étais Française? L'habitude?

Tu es triste, pourquoi? Je ne suis pas triste. Si. Tes yeux sont devenus tout noirs. Avant ils brillaient. Mes mains tremblent. Je les enfonce dans les poches de ma veste. *Tu es belle.* Mots d'enfant.

Je le regarde. Lui aussi il est beau. Des rires joyeux retentissent derrière moi. Je tourne la tête. Un petit groupe d'enfants approche. Plusieurs ont dans les mains une boîte de carton identique à celle de mon petit compagnon. Ils passent à côté de notre table en riant. Ils crient quelque chose, que je ne saisis pas. Mon compagnon me dévisage, l'air soucieux.

Le patron sort du restaurant et se dirige vers ma table. En le voyant le garçonnet saisit sa boîte de chewing-gums et s'enfuit. *S'il*

vous embête... j'appelle la police. Je ne lui réponds pas. Un peu plus loin, le jeune garçon est en grande discussion avec le conducteur d'une vieille coccinelle bleu turquoise.

Qu'est-ce que je vous sers... Un café, s'il vous plaît... Phrases insignifiantes. Inutiles. Le patron reste quelques instants debout devant ma table. Il me dévisage. Me met en garde... *Faites attention... tous des bandits.* Je lui fais signe que j'ai compris.

Il hausse les épaules, irrité. *Je vous aurai prévenue.* Et rentre dans son restaurant.

Je fixe ma montre, il est quatorze heures trente-cinq. Une question résonne, claire et triste. *Qui tu attends?* Le garçonnet est de nouveau devant moi. Il danse d'un pied sur l'autre.

Un ami. Il est en retard?... Un peu. Méfie-toi de Paulo. C'est un voleur. La voix chantante me met en garde... *Paulo... Qui ça?... Le propriétaire du restaurant.* Je souris, le rassure. Qu'il ne s'inquiète pas pour moi.

Quand il sera grand, lui aussi aura un restaurant. Une voiture comme celle de tout à l'heure. La Porsche argent. Il aura son téléphone et de beaux habits. Il esquisse quelques pas de danse. Fait comme s'il avait un téléphone à la main. Tourne sur lui-même, me montre ses beaux vêtements imaginaires. Revient vers moi.

Son regard se pose sur ses vieilles espadrilles. Un pli soucieux barre son front. Il détache ses yeux de ses pieds et les plonge dans les miens. J'ai envie de le serrer dans mes bras, de l'embrasser.

Quand je serai grand, je me marierai avec toi. Il rit. Tend sa petite main. Je la prends dans la mienne, elle est douce et chaude. Il continue...*Tu verras, je serai riche. Je t'achèterai de belles robes.* Il croit à ce qu'il dit. Il est heureux.

Je l'observe, en silence.

Suite de questions... *Tu veux bien? Quoi?* Inquiétude enfantine. *Te marier avec moi?* Est-ce que je veux me marier avec lui?... Je joue en silence avec ses dernières paroles.

Une voix s'interpose. *Elle est pour moi, jeune homme.* Je sursaute. Tu es debout, derrière ma chaise. Tu t'excuses... Un client... Tu n'arrivais pas à t'en débarrasser.

Tu regardes le petit garçon. Tu fais semblant d'être jaloux mais ta voix est tendre. *Je vois que tu es en bonne compagnie.*

Tu te penches vers mon cou, y déposes un baiser. J'entends ta respiration. J'ai envie de toi. Le garçonnet nous examine. Son visage est sérieux. Il veut savoir si tu vas te marier avec moi. Tu souris. Réponds, *Je ne le lui ai pas encore demandé.*

Vous parlez. Entre hommes. *Qu'est-ce que t'attends? Qu'elle soit prête.*

Le garçonnet secoue la tête. Ses yeux vont de l'un à l'autre. *Elle est belle. Je sais. Tu ne devrais pas attendre.*

Une serveuse arrive avec ma tasse de café. Tu commandes une bière. Les enfants de tout à l'heure reviennent dans notre direction. Ils sont à quelques pas de notre table. Ils parlent tous en même temps.

Mon petit compagnon a déjà rejoint le groupe. Je n'ai pas le temps de lui dire au revoir. Il disparaît au coin de la rue.

Tu colles ta cuisse à la mienne. Prends ma main, l'examines, la caresses doucement. Murmures à mon oreille que ça m'irait bien. Je te dévisage sans comprendre. *Quoi?*

Tu prends mon annulaire. Tes lèvres s'approchent, gourmandes. Tes yeux me taquinent.

Tu réponds, *Une alliance.*

Paris

C'était mon père. Un jour j'ai appris, par hasard, qu'il était mort depuis deux ans. Il y a de cela quatre ou cinq ans. Je ne sais plus.

L'avion s'arrête et les trois cent cinquante passagers endormis et chiffonnés se lèvent d'un seul mouvement. Un bébé pleure. Une voix française, à l'accent parisien, nous souhaite la bienvenue. D'abord en français puis en anglais. Je souris malgré moi.

J'ai vingt ans de moins. Je me rappelle quand, jeune hôtesse de l'air, je faisais les mêmes annonces, avec le même accent, terriblement français. Un frémissement dans la foule. Nous allons bientôt être libérés.

Sur l'autoroute qui nous mène à Paris, je reste silencieuse. Tu conduis vite, je te regarde. J'aime toujours autant ton profil. Vingt ans que nous nous connaissons. Nous n'avons jamais été amants. N'y avons jamais pensé. Nous nous aimons d'amitié. Avec un petit peu plus de tendresse.

Nos baisers sont plus que des baisers. Nos mains, quand elles s'effleurent, s'attardent toujours un petit peu plus qu'il ne faudrait. Comme moi, tu as été marié. Tu n'as pas d'enfant. J'ai un fils.

L'heure de pointe est passée. Porte de Pantin. Tu me regardes, me fais un clin d'oeil. Sans un mot, tu t'engouffres dans l'avenue Jean-Jaurès, passes au feu orange et tournes à gauche. Le ciel est bleu, il fait chaud.

La porte métallique du garage se lève. Devant nous un trou béant, noir. Les phares de la voiture plongent dans le ventre de l'immeuble. Au deuxième sous-sol. Deux bandes jaunes fraîchement peintes. J'entrouvre ma portière, me glisse tant bien que mal pour ne pas érafler la portière de la voiture garée à côté.

Seules des veilleuses éclairent le sous-sol.

Sur le mur, une minuterie. Une lumière diffuse s'allume. Il faut faire vite car dans une minute elle s'éteindra.

Je saisis mon sac de voyage, tends la main pour prendre ma valise. Tu la retiens. La repousses doucement. Je laisse échapper un petit rire. Je sais ce que tu penses. Je ne suis pas en Amérique du Nord, même si je suis une « colone ». Néologisme inventé par tes soins un jour où tu m'as vue déneiger ma voiture par moins dix.

Dans l'ascenseur, mes yeux remarquent des cheveux gris sur tes tempes. Ils n'y étaient pas la dernière fois. Au huitième étage, le couloir est plongé dans l'obscurité. Instinctivement, je me dirige vers la dernière porte, à droite. Lis ton prénom sur la plaque.

Pierre.

L'appartement baigne dans la lumière, cette lumière si particulière à Paris, le matin, quand une brume rosée est déposée sur la capitale. L'après-midi, elle devient plus crue, plus violente.

J'aime cet appartement. Quinze ans que j'y viens, toujours de passage. Tu m'y as consolée. Nous y avons ri. J'ai dormi dans le grand lit que tu me prêtes. Tu t'installes dans ton bureau. Parfois, nous avons dormi ensemble. Collés l'un contre l'autre.

La table du petit déjeuner est mise, près de la grande baie vitrée. Le canapé profond en cuir blanc. Le tapis persan en soie vieux rose, un Na'in. Tout y est. Même la pile de revues scientifiques près du fauteuil où tu fumais ta pipe. Il y a longtemps. Nous ne fumons plus depuis quatorze ans.

Un soir, en rentrant du cinéma, j'ai écrasé ma dernière cigarette à peine entamée, tu as déposé ta pipe sur la table en verre. Elle y est toujours. Vestige vivant de notre passé. Celui de nous deux qui survivra à l'autre aura la garde de ces objets. Nous ne nous le sommes jamais dit. Mais c'est comme ça.

Je prends une douche. Je n'ai pas sommeil, je ne suis pas fatiguée. Je n'ai jamais quitté cet appartement. Je t'entends aller et venir dans la cuisine. J'essaie de me souvenir si j'ai été amoureuse de toi. Je ne sais pas. Et toi?

Je regarde mon reflet apparaître peu à peu dans le miroir, à mesure que la buée s'estompe. Un coin de lèvre supérieure, une arcade sourcilière, une petite ride à la commissure des lèvres, une pupille... Le puzzle se reconstruit.

Je pioche des morceaux au hasard. Toujours plus loin. Jusqu'au regard noir d'une fillette de neuf ans dans le désert algérien.

Je m'apprête à remonter le fil qui me mènera au moment, inéluctable, où je serai confrontée au trou noir de l'oubli. Ce moment où la mémoire se heurte au mystère de l'inconnu qui précède immédiatement le premier souvenir.

Derrière la porte ta voix m'interpelle.

Un disque de jazz joue. *The Man I Love* de Billie Holiday. Quelques instants, je reste debout dans le grand salon immaculé. Pieds nus, dans ton peignoir de bain. Suspendue dans le temps. Je ne suis ni à Montréal ni à Paris.

Rien n'existe à part la moquette blanche à mes pieds. Une goutte s'échappe de mes cheveux mouillés, s'écrase à quelques

millimètres de mon gros orteil, creuse un cratère dans la laine de la moquette.

Le secret de ma vie tient dans cette goutte d'eau. Tout au fond de ce trou de laine.

Demain, nous irons à Clamart.

Clamart

Nous sommes assis à la terrasse d'un café, en face des Buttes-Chaumont. La lumière rosée du matin a fait place à une lumière plus chaude. Je regarde tes mains sur la tasse. Ta cuisse à quelques centimètres de la mienne. Je tourne machinalement mes lunettes de soleil entre mes doigts. Examine mes ongles coupés court.

Quand je t'ai connu, mes ongles étaient longs et vernis de rouge. Tous les soirs, je m'installais sur mon lit pour passer une nouvelle couche écarlate. Au fil des ans, j'ai choisi des couleurs de plus en plus pâles, pour finalement arrêter. J'ai continué à me vernir les ongles des pieds, puis j'ai fini par cesser.

Rue de Vaugirard, une camionnette livre des caisses de légumes. Des automobilistes klaxonnent. Métro Convention. Cinéma Convention. J'y ai vu *Sissi Impératrice* et les *Fantômas*. Mon père nous donnait à chacun une pièce de cinq francs, le dimanche après-midi. Nous allions au cinéma. En chemin, je serrais précieusement la grosse pièce argentée dans la paume de ma main.

Porte de Versailles, Issy-les-Moulineaux, Vanves, Montrouge. À Clamart, tu hésites, arrêtes la voiture, consultes le plan, au bord de la route. J'ai mis mes lunettes de soleil. Je regarde les petits pavillons, propres, leurs grilles soigneusement fermées.

En Amérique du Nord, il n'y a pas de grilles. À l'avant du moins. Tu ne comprends pas tous ces jardins béants. Tu as été soulagé quand tu as découvert que, derrière ma maison, une épaisse haie me protège. Tu m'en es reconnaissant.

Nous montons sur les hauteurs de Clamart. Des bois. Au détour d'un virage, le cimetière.

Les pneus crissent sur le gravier. Tu gares la voiture, en douceur. Je fouille dans mon sac. Sors un tube de rouge à lèvres et un petit miroir. Je m'applique. Le miroir est fêlé en son milieu. La brisure divise mon visage en deux.

Je passe ma main dans mes cheveux. Vérifie machinalement la position de mes lunettes de soleil. Tu te penches vers moi, poses un doigt sur mes lèvres rouge vif. Tes yeux sont sérieux. Un peu tristes.

Dehors, tout est silencieux. C'est une belle après-midi d'été. Je me dirige vers la grille grande ouverte du cimetière. Tout est vert et bleu. Paisible. Devant moi, une grande pelouse. Les tombes sont plus loin. Comme si on voulait donner le temps aux vivants de s'habituer, avant de pénétrer dans le monde des morts.

Une camionnette est garée. Sur la banquette avant, du côté passager, une femme me regarde. Le conducteur descend, il porte

un jean et une chemisette à carreaux rouge et blanc. Il doit avoir une cinquantaine d'années. Son visage est aimable.

Il cherche dans ses registres. Je lui explique que mon père est mort. Il y a plusieurs années. Je viens de l'étranger. J'aimerais voir sa tombe.

Il tourne les pages.

Je ne me rappelle plus la date exacte de son décès, pas même l'année. Mais, c'est un caveau familial. Il y a mon grand-père... Mort en 1962. Ma grand-mère est morte en 1994, au mois d'octobre. Les mains de l'homme cessent de tourner les pages blanches rayées de rouge. Son doigt glisse sur la feuille. S'immobilise sur une ligne rouge.

À côté d'un numéro. Il a trouvé le nom de ma grand-mère.

Nous sortons. La lumière m'aveugle. Pourtant, j'ai toujours mes lunettes de soleil. J'aperçois, de l'autre côté de la grille, la voiture et ton dos rassurant. Tu fixes la route.

L'homme à la chemise à carreaux me conduit auprès de la tombe. Gentiment. Si elle avait été plus loin, il m'aurait emmenée avec la camionnette. Une fois arrivés devant le marbre noir, il me serre la main. Contact rugueux et réconfortant. Fait demi-tour.

Un oiseau chante, je suis en dehors du temps, de l'espace. Encore dans l'avion qui, cette nuit, m'a conduite de Montréal à Paris.

J'ai dix ans, mon père est venu m'attendre à Orly Sud. Je serre mon ours en peluche contre moi. L'hôtesse d'Air France, grande, blonde à souhait, me montre mon père du doigt. Les grandes personnes n'arrêtent pas de m'étonner. Comment sait-elle que cet homme, là-bas, c'est lui... mon père.

J'ai vingt ans. Le téléphone sonne dans mon petit studio du onzième arrondissement. C'est mon père. J'ai arrêté de répondre au téléphone et il a arrêté de m'appeler.

Un jour, j'ai appris que cela faisait deux ans qu'il était mort.

Je pose ma main sur le marbre noir chauffé par le soleil. Je commence à parler, dans ma tête, posément. Je m'applique.

Je parle à mon grand-père. Il y a longtemps, avec sa fusée, il est passé entre les jambes de la Tour Eiffel. Depuis, elle les a gardées écartées. Je le remercie pour ces jeudis matin de tendresse. Il me racontait ses aventures. Je lui demandais comment des cheveux deviennent blancs. Il me répondait d'un air malicieux qu'il fallait monter tout en haut de l'Everest. Je suis restée à jouer avec des cubes en bois pendant que mes parents assistaient à son enterrement. J'ai manqué l'école. J'avais six ans.

Ma grand-mère aussi est morte sans que je le sache. Voici quatre ans. Je ne sais pas trop quoi lui dire.

J'ai une dizaine d'années. Nous venons de terminer le repas familial. Je glisse de ma chaise et vais m'asseoir sur ses genoux. Je me blottis contre sa poitrine, elle ne me pose pas de question, elle m'accueille. Je revois ses bras puissants. Elle était immortelle.

Je sens sa présence sous le marbre. Je veux lui adresser un mot gentil. Je lis son nom fraîchement gravé. *Merci grand-maman, d'avoir existé pendant quatre-vingt-quatorze ans.*

Je frissonne. Le ciel est toujours bleu. Le soleil chauffe le cimetière. Un vide immense se glisse en moi. Mes yeux lisent et relisent les inscriptions sur la tombe. Mon grand-père, ma grand-mère... Rien sur mon père.

Pourtant, il est inscrit quelque part dans le gros registre du gardien. Je scrute la pierre tombale. Le marbre noir, nu et lisse. Ma paume le caresse. Je cherche une présence, la trouve. Ma main s'immobilise. Je parle à voix basse, ma voix est froide et dure. Je ne règle pas de comptes, je dis les choses. Pas de reproches. Des faits. Pas de haine, pas d'amour. C'est trop tard.

Il est obligé de m'écouter. J'use de ce pouvoir. Pour une fois. La dernière fois. Je ne suis plus en colère. J'affirme et confirme. Je veux qu'il sache. Il n'a pas le choix. Je ne vois rien, que ma main et

le noir du marbre. Seules mes paroles existent. Elles se glissent à travers la pierre tombale et vont rejoindre mon père.

Je n'ai plus d'âge, plus de sexe, plus de forme. Je suis les mots que je prononce. Ils tombent sur la dalle, y pénètrent pour aller se perdre dans les oreilles du mort. Il m'écoute.

J'ai terminé. Je reste encore quelques minutes, la main toujours posée sur la pierre froide. Me tais. Le même oiseau que tout à l'heure chante. Je lève les yeux, il est perché sur un arbuste, à quelques pas. Il me regarde de ses minuscules yeux noirs. La tête légèrement penchée sur le côté, il pousse un cri aigu, bat des ailes.

Sous ma main, la dalle est chaude et douce. L'oiseau s'impatiente. Il piétine, pousse un autre cri. Secoue la tête de droite à gauche. Je détache ma main de la tombe, fais quelques pas en arrière. L'oiseau est immobile. Je tourne les talons et me dirige vers la sortie du cimetière.

Tu es assis dans la voiture, les portières sont ouvertes. Il fait chaud, j'ai envie d'une bière froide. Un oiseau passe au-dessus de moi.

Sydney

Ils l'ont posé sur mon ventre. Il m'a regardée et a commencé à hurler. J'ai demandé s'il était normal. Le médecin a ri. Quinze ans que nous nous regardons. Jamais nous ne parlons vraiment. Nous hurlons. Des cris silencieux, venus du ventre. J'ai mis longtemps avant de pouvoir supporter ce silence rempli d'hostilité.

Je ne m'y suis toujours pas habituée. Je fais semblant. Petit, Christophe passait du silence au mouvement. Pour lui, la parole, c'est bouger. Ses yeux calmes me dévisageaient froidement. J'y lisais toute l'indifférence du monde, un vide glacial. J'avais froid au ventre. Jamais je n'ai pu savoir ce qu'il ne voulait pas me dire. Souvent, j'ai eu envie de le tuer. Une pulsion si forte que j'ai cru devenir folle. Si je n'avais pas eu peur du regard des autres, je l'aurais fait. Lui et moi sommes seuls à le savoir.

Christophe me ressemble, beaucoup. Physiquement. *Deux jumeaux! Stupéfiant!* disent les gens en riant. Une fois, je suis allée assister à une compétition de surf. Une femme est venue droit vers moi, elle a pointé un doigt dans ma direction : vous êtes la mère de Christophe. *C'est incroyable, la ressemblance.. À ce point!* J'ai eu envie de l'étrangler.

Christophe est parti avec des copains faire du surf. Le psychologue m'a dit de le laisser s'éloigner de moi. De lui donner le temps... De

quoi? Je ne le sais toujours pas. J'aime cette ville, le printemps éternel. Christophe m'en veut. De lui avoir donné la vie, d'être partie alors qu'il n'était qu'un minuscule fœtus dans mon ventre, de la mort de son père, qui, le jour où j'ai pris un avion, a pris une voiture. Mon avion est arrivé à destination. La voiture s'est fracassée contre un arbre. Sept mois plus tard, Christophe est né.

De l'autre côté de la rue, l'océan Pacifique est superbe. J'irai me baigner. Quand Christophe rentrera.

Je reprends le texte que je suis en train de réviser. Le cœur n'y est pas. Je dois le remettre demain à Claude. Il va m'inviter au restaurant, me parler travail, puis il me demandera comment ça va avec Christophe. Comme d'habitude, je secouerais la tête, évasive. Il me prendra la main, il est gentil, je l'aime bien. Il est marié.

La porte de l'appartement claque. J'entends des coups contre le mur. Il n'a pas rangé sa planche en bas. Il sait que je n'aime pas qu'elle soit dans l'appartement. Elle prend de la place, elle dégouline sur le plancher. Je tourne la tête en direction de l'endroit où je sais que Christophe se trouve. Debout, les pieds couverts de sable, dans la mare d'eau salée laissée par la planche. Il est bronzé. Grand, un peu maigre. Il a l'air si doux. Pourtant, si je lui demande de redescendre la planche, d'essuyer le sol, de mettre des chaussures, cette douceur disparaîtra. Il est gentil avec tout le monde. Nous deux, c'est autre chose.

Je me lève, range mes lunettes dans leur étui. Un vieil étui bourgogne sur lequel est encore lisible, en lettres dorées, le nom du magasin où je les ai achetées, à Marseille. À l'époque où je vivais avec le père de Christophe. J'ai mal à la tête. Christophe traîne sa planche dans sa chambre. J'espère qu'il va la mettre sur le balcon. Je traverse le couloir, l'odeur d'eau salée me monte à la gorge. Des gouttes de sueur glissent le long de mon dos.

Dans ma chambre, j'ouvre un tiroir, sors un maillot de bain vert émeraude, comme l'océan. Je ne porte plus que des maillots une pièce. Je laisse glisser ma robe à mes pieds, mes doigts tirent sur l'élastique du slip. Je suis nue devant le miroir de la porte de la penderie. Autrefois, j'étais fière de mon corps. Aujourd'hui, je me sens bien avec lui. Il ne m'a jamais trahie, pas encore. Soudain, un hurlement me parvient de la chambre de Christophe, *Kill You!*

J'enfile à la hâte mon maillot de bain. Passe une robe blanche. Mes mains tremblent légèrement. J'attrape au vol mon sac, posé sur la coiffeuse. Vérifie si les clés de la voiture y sont. Elles sont à leur place, avec mon passeport de la Communauté européenne et mes cartes de crédit.

Je claque la porte d'entrée derrière moi. La chanson d'EMINEM me poursuit dans l'escalier. En bas, le gardien de l'immeuble me salue. C'est à peine si je lui adresse un signe de tête. Il me suit des yeux, étonné. Normalement, je me serais arrêtée pour échanger un mot ou deux. Perfectionner mon accent australien.

En sortant, j'entre en collision avec le voisin du cinquième, un avocat spécialisé dans les droits d'auteur. Je rate une marche. Il n'a que le temps de me rattraper. Un instant je sens l'odeur de sa peau. Je balbutie quelques excuses. Il me regarde droit dans les yeux, puis me lâche. J'aimerais lui demander si je peux renoncer à mes droits d'auteur sur Christophe. Le contrat n'a pas été respecté. Je suis coauteur de sa vie, rien d'autre.

Le ciel est bleu, limpide, comme presque toujours ici. Je m'arrête pour mettre mes lunettes de soleil. *Kill You!* Quatre étages au-dessus de moi, je vois Christophe qui me regarde, penché par-dessus la balustrade. Il entre dans l'appartement. La chanson meurtrière s'arrête brutalement. Il a dû baisser le son. Il est serviable avec les voisins.

Je traverse la rue. Ma voiture est garée le long du trottoir, sa carrosserie argent étincelle au soleil. J'ouvre mon sac, les clés de la voiture brillent, nichées contre le passeport « rouge européen ». Un groupe d'adolescents aux cheveux blonds et à la peau dorée passent près de moi. Je regarde de l'autre côté de la rue. Au quatrième étage, sur le balcon, je vois une planche jaune et vert fluo, appuyée contre le mur. Je reste quelques instants immobile.

Mes yeux vont de la voiture au balcon. Et du balcon à la voiture. Je referme mon sac d'un geste brusque et me dirige vers la plage. J'enlève mes espadrilles. Le sable est blanc et chaud, je marche vers l'océan, pose mon sac et mes espadrilles là où s'arrêtent les

vagues. J'enlève ma robe, la plie soigneusement et la dépose sur mon sac. Le vent du large me frappe en plein visage. Le soleil tape sur mes épaules. J'enlève mes lunettes de soleil, les laisse tomber sur la robe. Je suis éblouie. Je ferme les yeux.

Derrière mes paupières, un brasier s'allume. Quand j'ouvre à nouveau les yeux, les vagues effleurent le bout de mes orteils. Dans l'eau transparente, sur le sable blanc, je ne vois que la couleur blanche de ma chair. À Marseille, je vernissais les ongles de mes pieds, surtout l'été. Ils étaient rouges, orange, roses, selon les jours.

Au loin l'océan est vert turquoise, de plus en plus foncé à mesure que l'on approche de la barrière de corail. Ma peau aime le contact de l'eau chaude. Dans les calanques, l'eau bleu azur était plus fraîche. Elle était bleu azur. J'avance doucement. Le père de Christophe disait que mes pieds ressemblaient aux berlingots qui ornent les comptoirs des confiseries.

L'océan s'ouvre devant moi, je m'y enfouis. L'odeur d'eau salée m'excite, elle me rappelle l'odeur du sperme. Je nage. Droit devant moi. Mes muscles se détendent. Le soleil chauffe ma nuque. L'océan me prend.

Ma respiration s'accélère au rythme de mes mouvements. J'avance, infatigable. L'eau salée coule sur mon visage, mes lèvres en sont imbibées, gonflées. Mes poumons brûlent. Obstinement, je

continue. Derrière moi, sur le sable blanc, mes espadrilles rouges ne sont plus qu'une tache. Sur le balcon, au quatrième étage, la planche de Christophe est devenue un minuscule drapeau vert et jaune.

Si je ne m'arrête pas de nager, j'arriverai en Amérique du Sud.

Dorval

Tous les aéroports se ressemblent.

La foule m'entoure. L'avion de Paris devrait arriver dans trente minutes. L'avion de Londres vient de libérer ses passagers. Je recule pour laisser les familles impatientes se précipiter vers la porte de débarquement. J'aime les aéroports.

Une vieille dame aux cheveux blancs passe devant moi. Ses yeux bleu gauloise effleurent mon visage.

Encore vingt-cinq minutes avant l'arrivée de l'avion de Paris. Je recule jusqu'à la baie vitrée. Dehors, la nuit est tombée. Il pleut. Scène familière. Oui, tous les aéroports se ressemblent.

J'ai vingt ans. Je suis amoureuse. Je suis à Athènes, j'attends. À Tel Aviv, je l'attends. À Paris, il va venir. Mon corps a envie de lui. Après toutes ces années, plus qu'à vingt ans. Le ciel est noir. La chaussée brille sous les phares des voitures.

Dans mon dos, la foule continue son va-et-vient. La baie vitrée me renvoie le reflet de visages, de familles réunies, de gens heureux. Les derniers passagers en provenance de Londres franchissent la porte d'arrivée.

Le calme est revenu dans l'immense hall. Sur le trottoir, les familles marchent, en rangs bien organisés. La vieille dame aux yeux bleu gauloise passe à quelques centimètres de moi, de l'autre côté de la vitre. Une femme, la quarantaine, lui donne le bras. Elle a les mêmes yeux.

Je suis un poisson dans un aquarium. Prisonnière de cette immense bâtisse et libre de rêver. La Mer Rouge, ses plages de sable brûlant. Il fait 37° Celsius et je tremble sous la pile de couvertures qu'il est allé demander au garçon d'étage, effaré. Une insolation.

La fraîcheur de la chambre d'hôtel, derrière les rideaux soigneusement tirés. Les après-midi passées à faire l'amour. Je ris doucement dans l'oreiller, j'aime quand il me chatouille. Nous jouons comme deux enfants. Après l'amour, nous irons plonger dans la mer immobile et chaude.

Ce soir, nos corps seront neufs. J'admirerai la courbe de ton front. Tes cheveux doux frôleront mon visage. Demain, c'est mon anniversaire. Je sais que tu as caché un cadeau dans le tiroir de la table de nuit. Plusieurs fois, j'ai regardé, longtemps, le papier aux arabesques bleues et jaunes. Le ruban soyeux vert émeraude. Tu étais dans la salle de bains. Quand le bruit de la douche s'arrête, je referme doucement le tiroir.

Je sais que tu veux me surprendre. Demain matin, tu me surprendras. Je déballerai le petit paquet, puis je t'ouvrirai grand les bras. Demain, j'aurai vingt ans.

Ce soir, j'ai quarante ans. Je l'attends.

Je me blottis dans mes souvenirs. Dans mon sac, ta lettre et ta photo. Une photo récente, prise à Paris. Cet appartement que je ne connais pas. Ta vie, que je ne connais plus. Avant, toi et moi devions vivre ensemble pour toujours.

Avec le temps, tu es devenu ce il que je ne connais pas. Tu n'existes que sur les vieilles photos. L'homme qui va apparaître tout à l'heure ne sera pas toi, ce sera l'autre. Celui que je suis venue chercher, après des années. Une voix commerciale annonce l'arrivée du vol Air France en provenance de Paris Charles-De-Gaulle. Un rapide coup d'œil dans la baie vitrée me rassure.

Je replace une mèche de cheveux. Me retourne pour affronter la porte d'arrivée, là-bas, de l'autre côté de l'immense salle. Il va bientôt en sortir, avec mon passé dans ses bagages.

Je regarde autour de moi, pour m'imprégner du présent. La foule se presse vers la porte coulissante, les yeux aux aguets. Je reste où je suis, le dos à quelques centimètres de la grande baie vitrée.

Des cris de joie retentissent. Le premier passager vient de franchir la porte. Une jeune femme et ses deux fillettes se précipitent vers lui.

La porte s'ouvre à nouveau. Quelques passagers, la mine chiffonnée, sont happés par la foule. Le flot devient plus régulier, les bagages encombrant le hall pendant que les gens s'embrassent et s'esclaffent. Je m'aperçois que je serre mon sac à main de toutes mes forces contre moi. Les jointures de mes doigts me font mal. Je sens chaque muscle de mon corps, tendu, prêt à bondir. Pour fuir, peut-être.

Mes yeux se détachent lentement de mon sac où sa photo est nichée, entre mon tube de rouge à lèvres et mon passeport canadien. Il est devant moi. Grand, des mèches argentées que je ne connaissais pas... Que je n'ai pas vues apparaître au fil des jours, brillent sous les néons. Il porte toujours des lunettes. Autrefois en écaille, aujourd'hui en métal.

Son regard sérieux est posé sur moi. En silence, il me regarde. Tout à coup, j'ai froid, mes muscles tremblent, incertains de la suite : bouger? Attendre? Il se tait, les mêmes lèvres que j'ai si souvent embrassées autrefois légèrement entrouvertes.

J'ai quarante ans, il en a quarante-trois. Il sourit, tend la main, la pose doucement sur mon épaule. La chaleur d'autrefois passe de lui à moi, à travers mon manteau. Il m'attire vers lui. Mes muscles ont

compris le signal. Je m'approche, jusqu'à sentir sa poitrine contre la mienne.

Je ne dis rien. Ma tête recherche le creux de son épaule. Sa main trouve mes cheveux courts, les ébouriffe tendrement. J'entends son cœur battre calmement contre mon oreille. Dans ma poitrine, le mien galope.

Tu as toujours été calme, même quand je t'ai quitté. Tu m'as cherchée. Tu n'as ni crié ni pleuré. Ma joue appuyée contre le tissu de ton costume, j'ai vingt ans. Tu me repousses gentiment, glisses un bras autour de ma taille et me guides vers la sortie. Je te suis.

Dehors, la pluie continue de tomber. À la lumière des lampadaires, ton visage me paraît soudain plus vieux. De l'autre côté de la rue, dans la porte vitrée qui mène au parking, j'aperçois le reflet d'une femme de quarante ans et d'un homme de quarante-trois ans. Nous nous frayons un chemin à travers les voitures. Tu ris devant la taille démesurée de ma Windstar. La dernière fois que nous nous sommes déplacés ensemble, c'était en autobus avec nos cartes orange de la RATP.

Je te dépose à ton hôtel. Debout sur le trottoir nous nous regardons, par-dessus ta valise et ton sac de voyage placés entre nous sur le sol. Tu te baisses, attrapes ton sac de la main gauche. Je regarde fixement mes pieds. Je m'aperçois que j'ai mal dans mes nouvelles bottes, surtout au pied gauche.

Tu saisis ta valise de ta main libre. Je reste immobile. En attendant de te retrouver pour déjeuner demain, je sais que je ne vais pas dormir. Tu te penches vers moi, tes lèvres se posent sur ma joue. Je ferme les yeux. Plus rien ne compte. Le trottoir de la rue Saint-Denis a disparu. Seul ton baiser existe, un baiser tendre et si triste. Autrefois, nous serions entrés tous les deux dans cet hôtel.

Sur la moquette blanche, ma robe n'est plus qu'une tache rouge. Je te regarde dormir. Je cache mon ventre avec le drap. Avant je serais restée nue sur le lit. J'aimais que tu admires mon corps. Aujourd'hui, je me sens plus timide que la première fois. J'avais dix-sept ans. Tu étais mon premier homme et j'étais ta première femme. Cette nuit, nous avons effacé vingt ans. Nous nous sommes retrouvés, quelques cicatrices de plus au corps et au cœur.

Tu as caressé du bout de tes doigts celle de ma césarienne. Nous voulions des enfants. Nous étions jeunes et en parlions en riant, sans trop y croire. Mon fils est grand aujourd'hui. Il est resté en Australie. Tes deux filles vivent en France, avec toi. Je me demande comment auraient été les enfants que nous aurions eus.

Dans ma chambre silencieuse, le lit est chaud. Je regarde ton visage d'homme. Je me demande pourquoi je t'ai quitté. Pourquoi cette seconde chance. Nos deux corps ont fait l'amour. Nous les avons laissés faire, puis nous les avons suivis. Nous étions sérieux. Appliqués à ne rien gâcher.

Te faire oublier que je me suis enflammée pour un autre homme que toi. Celui avec qui je ne suis pas restée. Celui à cause de qui tu as souffert, comme tu me l'as confié hier soir pendant que nous marchions boulevard Saint-Laurent à la recherche d'un bar.

Nous avons oublié pourquoi nous étions là et avons continué notre chemin. Nous nous sommes saoulés de mots. Je voulais savoir. Il fallait que je te raconte. Tu avais tant de choses à me dire. Nos pas nous ont guidés dans mon quartier. Nous marchions côte à côte. En parfaite harmonie. Comme à Paris, quand tu venais me chercher à l'université.

Devant chez moi, je me suis aperçue que nous avions laissé ma voiture devant ton hôtel, rue Saint-Denis. Nous avons ri et fait demi-tour pour trouver un taxi. Dans le taxi ta main a pris la mienne. Elle tremblait imperceptiblement. Tu m'as regardée et tu l'as portée à tes lèvres. Longtemps. Tu as vérifié l'absence d'alliance à mes doigts.

Tu m'as chuchoté quelque chose que je n'ai pas compris. Plus tard, dans l'amour, tu as reposé la même question. Cette fois, j'ai compris. Je t'ai serré contre moi. Au moment où tu allais t'abandonner et où je m'apprêtais à recueillir ta semence, je t'ai promis.

Nous avons perdu trop de temps.

New York

Je pousse la porte. Immédiatement, mes narines détectent l'odeur familière des médicaments. Mes oreilles interceptent une musique douce. Vivaldi. La fraîcheur de la pièce contraste singulièrement avec la fournaise de ce mois d'août, les revues sont soigneusement rangées sur la table basse en verre, la secrétaire est partie. Il est dix-neuf heures.

J'entends du bruit dans la salle du fond. Il range ses instruments. Son assistante est rentrée chez elle. Comme chaque fois. Je m'assois dans un profond fauteuil de cuir bleu marine. J'allonge mes jambes nues devant moi. Pose mon porte-documents près du fauteuil, sur l'épaisse moquette blanche.

Des bribes de la conférence traversent mon esprit. Cela m'arrive quand je suis très fatiguée. Normalement, j'oublie immédiatement les mots que ma bouche a prononcés. Je revois les dos des neurologues attentifs, le stylo à la main. Je m'entends interpréter, de la même voix douce et désincarnée, depuis des années. Je ferme les yeux.

La musique envahit mon cerveau, émet un message que mes neurotransmetteurs captent immédiatement pour le transformer en ondes électriques qui vont se répandre en chaîne dans mon corps. À moins qu'il y ait un incident de parcours. Une rupture. Un

accident de transmission. La musique se déplace par vagues. Je la sens descendre.

De l'autre côté de mes paupières, une ombre. Elle reste immobile. Je devine une respiration. Je sens une présence, une légère odeur de transpiration sous un parfum à peine perceptible. Un tremblement incontrôlable s'empare de ma main.

Nous sommes tous deux dans le cabinet. Moi dans le fauteuil, lui à sa place. Il scrute mon visage de son regard froid et pénétrant. Il sait que j'ai peur. Ces abcès à répétition. Depuis un mois, je suis ici tous les vendredis soir. Il a dû me mettre un drain. Il va falloir l'enlever. Je ferme les yeux. Je sens la pression de ses doigts sur mon menton.

Machinalement, j'ouvre la bouche. Sa voix se fait rassurante. Mon cerveau a capté le message, ma respiration obéit, le poids que j'avais sur la poitrine disparaît. Mon cœur bat plus lentement. C'est drôle, je n'ai pas mal, je ne sens rien. L'anesthésie a fait son effet. Je ne sens plus ma bouche, ma respiration se fait imperceptible, mon corps est mou.

J'ouvre les yeux. Son regard s'accroche au mien. Il ne va plus me lâcher. Sa main gantée tient un long instrument. La pression de son autre main sur mon menton se fait plus forte. Ouvrez. Plus grand. J'obéis. Il pénètre dans ma bouche. Il scrute, examine, fouille. Plus loin. Plus fort. Il veut aller tout au fond.

Par réflexe, je me referme. Sans pitié, il écarte mes lèvres. Les maintient ouvertes de force. Son regard plonge en moi. Il veut voir le moindre recoin. Il tâtonne. Gratte. Racle. Frotte. Sous l'assaut, mon corps se tend. Une décharge envahit mon cerveau. Suivie d'une autre, vite avortée.

Il ne bouge plus. J'attends. La bouche béante. Le sexe mouillé.

Londres

Je suis amoureuse de son cerveau. J'en suis venue à cette évidence et conclusion : j'aime à la folie son cerveau. Depuis combien de temps?

Il pleuvait, comme presque toujours à Londres. J'allais acheter un livre. Tête baissée, pour me protéger de la pluie. Je l'ai heurté de plein fouet.

Je ne suis jamais allée acheter mon livre. Nous avons très vite vécu ensemble. J'ai pris ma petite valise et je me suis installée chez lui. Au milieu de ses livres et de ses disques. J'ai trouvé un petit trou. Suspendu mes habits dans la penderie. Déposé mon flacon de Rive Gauche dans la salle de bains.

Ma valise est descendue à la cave. Mon livre de chevet a gagné l'unique table de nuit de la chambre. Il s'agit d'une encyclopédie sur le cerveau. Cadeau d'un vieil oncle communiste pour ma première communion. Sur la page de garde, il a inscrit ces mots, à l'encre rouge : « N'oublie jamais que tu as un cerveau. Tu peux oublier ton corps, mais pas la dialectique ».

C'est le seul livre que j'aie jamais possédé. Tous les soirs, j'en lis religieusement quelques lignes. À seize ans, quand j'ai compris que le fils du boucher me préférait la fille du dentiste, j'ai récité avec

ferveur la liste des neurotransmetteurs. Neuf fois pendant neuf jours.

Nos cerveaux s'aiment follement. Nos corps un peu moins. J'apprends la philosophie, avec tout l'enthousiasme dont je suis capable. Nietzsche a remplacé le sucre dans mon café. À eux deux, nos cerveaux ont cinquante ans.

Le soir, je suis obligée de le couvrir de mon corps pour aller m'emparer de mon livre. Imperturbable, il lit Karl Marx, Céline et le Nouveau Testament. Il me lit des passages à voix haute, que j'apprends par cœur. Sur les draps, nos corps nus respirent au rythme de nos lectures. Je lui récite des pages de mon Encyclopédie. Ma préférence va à la page 350, celle qui traite de la mémoire. Lui affiche une immense fascination pour Pavlov.

Le matin, nous appliquons ce que nous avons lu la veille au soir. Céline m'accompagne souvent pendant que je prends ma douche. Pavlov mesure le beurre que j'étale sur mes tartines.

Ce matin, il fait soleil sur Londres. Il est parti, emmenant son parapluie. Je regarde mon Encyclopédie abandonnée entre la théière et le beurrier. Je me rappelle que j'ai oublié quelque chose d'important. Dans la rue les autobus rouges à impériale étincellent sous le soleil. Je traverse. Le temps est de plus en plus chaud.

J'entre dans la Riverside Bookshop. Dans le rayon des sciences, je trouve un manuel sur l'histologie, plus particulièrement sur les tissus du cerveau : c'était le livre que j'allais chercher, il y a cinq ans.

Grenoble

La peau est blanche et laiteuse, le regard bleu vif éclaire le visage fatigué. Mentalement, je compte les années, lentement. C'était bien avant Sydney, Montréal, Rio ou Londres.

L'Algérie. Dix ans. Par la fenêtre de ma chambre, je regarde le paquebot qui emporte mon père. La Méditerranée est bleue. Toute la matinée, j'attends que le paquebot disparaisse au loin. Le père parti pour la France. La mère restée en Algérie.

Mon père... Quand il a voulu me téléphoner, des années plus tard, j'étais à Paris. Je vivais mon premier amour. Mon premier métier. Les départs, les aéroports. Paris, le début de ma fuite. Le refus de l'enfance. Une colère incontrôlable, angoissante.

J'ai raccroché le téléphone. Ma façon à moi de guérir. J'ai parcouru le monde. J'ai souvent rencontré l'amour, mais jamais pour longtemps. J'ai essayé d'oublier l'abandon et me suis vengée en abandonnant à mon tour. Un homme m'aime, je pars. Il ne me désire pas, je m'accroche.

La gare de Grenoble est déserte. Au milieu, le kiosque à journaux. Devant, la vieille dame. Plus jeune, elle traînait derrière elle une ribambelle d'enfants. Elle n'en avait voulu aucun. Sept accidents, plus la petite sœur enterrée dans le cimetière de Toulon.

Un couple passe, s'intercale. Elle est beaucoup plus jeune que lui. Je m'enfonce un peu plus derrière le pilier qui me dissimule, j'ai mal aux pieds dans mes sandales neuves. L'homme embrasse la femme. Je vois leurs lèvres en gros plan. Il ne la lâche pas. Je regarde sa main gauche. Elle est nue.

Gare Montparnasse. Les soldats en permission se précipitent vers leur train. Ma tête ne veut pas quitter ton épaule. Le tissu rêche de l'uniforme marque ma joue. Je la frotte un peu plus, volontairement. Je porterai ce stigmate, précieusement, jusqu'à la semaine prochaine. Je viendrai te chercher. Tu seras là, tu es toujours là. Je ne sais pas que je t'aime.

Un autre soldat passe près de nous et te fait signe. Ta main arrête de caresser mes cheveux. Je me décroche, doucement. Un léger vertige s'empare de moi. Comme chaque fois que je te quitte. Ta haute silhouette disparaît en direction des quais, tu te retournes, m'envoies un baiser de la main.

L'homme l'a lâchée. Son sac de sport à la main, il va prendre son train. Il n'est plus qu'un tee-shirt Nike parmi les autres. Elle sort son baladeur, le plante sur ses oreilles et se dirige vers la rue. Devant le kiosque à journaux, la vieille femme s'agite. Le soleil l'éclaire violemment, fait ressortir les années. Elle essuie son front avec un mouchoir en papier. Tapie dans mon coin, je la regarde s'énerver. Elle ressemble à une mouche prisonnière, dans un immense bocal. Le train pour Paris ne devrait pas tarder.

Je me dirige vers le quai. Les yeux cachés derrière mes lunettes noires. Je me paie le luxe de passer à quelques pas de toi, lentement. Je cherche une odeur familière, je ne trouve que l'odeur de poussière et de transpiration d'une gare en été. Tes yeux fatigués se posent sur moi, ils ne me voient pas. D'un pas assuré, je me dirige vers la porte qui mène aux quais.

La porte se referme derrière moi. Un instant, le soleil m'éblouit, malgré mes lunettes noires. Le train pour Paris entre en gare. À l'intérieur, ma mère attend toujours, debout devant le kiosque à journaux.

Francfort

Dans mon sac, la petite annonce du *Frankfurter Allgemeine Zeitung* du 12 octobre. Homme d'expérience. 1m85, 105 cm de tour de taille. En parfaite santé. 50 conquêtes en 50 ans. Disponible pour toi qui recherches des émotions fortes. Dans la boîte vocale 2125, j'ai immédiatement reconnu ta voix.

Je t'aperçois dans la foule. Tu as vieilli. Un peu grossi. Je me demande quel était ton tour de taille quand tu m'as connue. Quel numéro m'as-tu attribué? Une jeune femme passe à côté de toi. Tu te retournes et la suis des yeux. Tu affiches une légère calvitie. Tu la portes bien. Ton pantalon de toile blanche aussi. Brutalement, une odeur de parfum m'envahit. Un souvenir d'odeur, Yves Saint-Laurent, Opium pour homme.

La lumière du soleil éclaire la chambre. Près de moi, ton sexe. Je ne sais pas qu'un jour, je te retrouverai dans une boîte vocale. Tu dors. Je te renifle. Je commence par tes cheveux, rien. Seulement une odeur de shampoing, comme ceux qu'on trouve dans les salles de bains des grands hôtels. Je fourre mon nez derrière ton oreille, déniche un effluve d'Opium. Un peu plus bas, dans le coin de ton cou. Une légère odeur de savon. Je veux sentir l'odeur de l'autre femme.

À quatre pattes sur le lit, je t'épie. Ta respiration est profonde. Ta poitrine se soulève dans un va-et-vient régulier. Je plonge dans les poils de ta poitrine. Ne détecte que l'odeur de ta peau. Sous les aisselles, une odeur subtile de transpiration excite mes sens.

Les yeux clos, je m'en imprègne. Résolument, je poursuis ma descente, ton ventre, toujours rien, me voilà parvenue à la commissure de la cuisse. Ton sexe est dur. Tu dors toujours. Une légère panique s'empare de moi. Je scrute ton bas-ventre. Ton sexe dressé frémit. Le rythme de ta respiration a changé, il est plus lent. Immobile, je guette. J'ai peur. Peur de trouver, quelque part, entre tes cuisses, l'odeur de l'autre.

Tu avances, sûr de toi. Cinquante conquêtes, dit l'annonce. J'ai un avantage sur les autres. C'est ma deuxième chance. Brutalement, l'idée de refaire l'amour avec toi après toutes ces années m'apparaît cocasse.

Un fou rire incontrôlable s'empare de moi. Ma main fouille au fond de mon sac à main. Y trouve le minuscule bout de papier avec l'annonce. Je n'ai pas envie de poursuivre.

Tu ne sauras pas que c'était moi ta cinquante et unième conquête. Un chien vide sa vessie sur la poubelle dans laquelle j'ai jeté ton annonce.

Montréal

Bien calé sur ton oreiller, les bras le long du corps. Tu t'appliques à dormir. Trop occupé pour rêver. Tu ne rêves jamais, dis-tu. Trop occupé à penser. Mon corps éteint te scrute. Chacun son oreiller. Chacun son tour devant le lavabo. J'aime regarder les hommes dormir. Il n'y a que là qu'ils sont vrais.

Je t'ai laissé dans mes rêves, il y a des années.

Je me dépêche de manger le dernier yogourt. Demain, je boirai le reste de café. Je prendrai tout, jusqu'à la dernière goutte, jusqu'à la dernière miette. Tout, sauf toi. J'essaie de me rappeler : notre premier regard, le premier battement de mon cœur. La dernière fois que nous avons fait l'amour. Tes mains que mon corps n'émeut plus.

Tu t'appliques à exister, moi à rêver. Tu dis, il fait froid. Et moi, j'ai chaud. La porte de la salle de bains est ouverte. J'imagine le rasoir, le sang qui gicle. Vidé. Je te veux vidé pour t'habiter. Prendre ton enveloppe. La tourner dans tous les sens, en respirer le moindre recoin. Tu sors de la salle de bains, passe devant la porte de la chambre ouverte. Tout habillé. Jamais nu. La porte claque au loin.

Un jour, j'oublierai volontairement de rentrer. Je resterai accrochée, quelque part entre Sydney et Paris, dans les bras d'un homme ou

d'un autre. Au petit matin, je regarderai un corps d'homme dormir. Je le caresserai du regard, de la voix, ou de l'imagination. Peut-être ses mains s'égareront-elles sur mon sexe. Peut-être ses yeux me parleront-ils. Peut-être me libérerai-je de cette boule de colère qui habite mon ventre.

Annaba

Dix ans. Tard le soir. Tout à coup des cris. Des pas précipités dans le couloir. Derrière ma porte fermée, la voix de ma mère. *Vite, viens voir.* Carrelage blanc et noir glacé sous mes pieds. *Viens voir ce qu'il a encore inventé.*

En bas de l'escalier, le grand salon. Ma mère. Très belle. Trente-cinq ans. Ses yeux bleus rient, sa voix s'amuse, mon ventre me fait mal. *Regarde.* Au milieu, sur le canapé, le beau-père. Allongé. Sa main pend à ses côtés. Une flaque de sang sur le sol blanc.

Il rit. Content de son coup. Le sang s'égoutte régulièrement de son poignet. Ma mère dit, *Attends un peu, tu vas voir. J'appelle la police, je te fous dehors.* Ses lèvres parlent, s'agitent. Sur le canapé, il rit en silence.

Je suis transparente.

Paris

Demain, je repars pour Montréal. Je laisserai ici une valise remplie de vieilles photos. Je cherche désespérément ta silhouette.

Tu ne viendras pas.

Aujourd'hui, tu as tracé un trait sur nous deux. J'irai seule à Roissy. L'appartement te semblera un peu vide sans moi. Juste pendant quelques jours, le temps que l'odeur de mon parfum s'estompe. Que tu changes les draps.

Tu travailleras beaucoup. Nos rues accueilleront tes pas et tu t'attarderas à nos terrasses. Un jour, tu descendras la valise remplie de photos à la cave. Une autre femme occupera notre lit.

Boulevard Saint-Michel. La chaleur. Les voitures. Devant la fontaine, des jeunes ont rendez-vous, leur groupe grossit peu à peu. Des garçons et des filles en jean sortent de la bouche de métro. Une fille aux cheveux rouges rit trop fort. Sur le trottoir près de moi, une femme gronde son fils. Le gamin hurle. De grosses larmes de rage coulent sur ses joues blêmes.

Christophe aurait pu être notre fils. Si je n'avais pas pris le premier avion pour n'importe où. Si j'avais continué à venir place Saint-Michel. Je me serais promenée avec Christophe sur ce même

trottoir. Je lui aurais acheté un cornet de glace devant le jardin du Luxembourg.

Aujourd'hui, l'océan que j'ai mis entre nous il y a plus de vingt ans n'est plus qu'une flaque d'eau. Tout le monde y piétine. Tu refuses de continuer notre histoire : je suis revenue trop tard. J'ai dormi dans trop de lits, écrit trop de mots. Tu as pris souvent le métro pour te rendre devant notre ancien logement. Tu as demandé de mes nouvelles à des amis. Personne ne savait où j'étais. Tu leur as dit, *Je suis prêt à l'attendre.*

De l'autre côté de l'océan, je refaisais ma vie. Un jour, sans aucune raison, je me suis éveillée à côté de toi. J'ai gommé le temps. Je me suis installée chez toi. Dans notre lit. Les horloges ont fait marche arrière. L'odeur de ton corps m'habitait à nouveau.

Tes mains timides sont devenues hardies. Nous avons fait ce que nous n'avions jamais osé faire. Nous avons construit à notre manière les vingt et quelques années écoulées. En avons effacé la souffrance. Les autres couples font des enfants, nous, nous travaillons à extraire l'infime goutte dans laquelle nous serons tout entiers.

Les voitures descendent le boulevard Saint-Michel. La dame et le garçonnet disparaissent dans les escaliers du métro. J'ai vingt-cinq ans de retard.

Demain, j'irai à Roissy.

Negombo

La plage est déserte. Les cocotiers poussent de travers, ils penchent dans le sens du vent. Sur le sable blanc de minuscules antennes sortent de trous invisibles. À leur extrémité, des yeux noirs, gros comme des têtes d'épingle, fixent le va-et-vient des vagues. Quand mon pied se pose à proximité de leur tanière, ils s'enfouissent dans le sable.

L'un d'eux, plus courageux, me défie. Dressé devant moi, prêt à attaquer. Je peux voir ses organes fonctionner à travers sa carapace translucide. Il est ridiculement petit. Je m'arrête et le toise. Il est grotesque avec ses pattes tordues. La couleur de son squelette hésite entre le blanchâtre et le verdâtre. J'approche mon gros orteil, le balance au-dessus de lui. Il a senti le danger et s'éloigne de quelques centimètres. Avant de me narguer à nouveau.

Il y a trois mois, j'étais encore avec toi. Je suis entrée dans un café, près de la gare Montparnasse. Le comptoir était encombré et toutes les tables occupées. Je me suis retrouvée coincée entre un grand gaillard et un petit homme chauve.

Au fond de la salle, sur la banquette de moleskine rouge, un couple de retraités. Le mari est minuscule, dévoré par son énorme assiette de cassoulet. Entre les deux assiettes, un rempart de miettes de pain. Devant le regard absent de l'homme, la femme place ses

munitions. Elle roule la mie de pain entre ses doigts translucides, et les dépose résolument entre elle et son mari.

Derrière moi, deux secrétaires parlent de leur ménopause. Les hormones font grossir, affirme la petite rousse. Oui, mais elles suppriment les bouffées de chaleur. Tu peux prendre dix ou quinze kilos. Tu diras ce que tu veux, mais elles ralentissent le vieillissement. Tu crois? Regarde Jane Birkin. Elle a toujours l'air d'une adolescente. C'est énervant. Elle a été avec Gainsbourg? Oui, avant Bambou.

Le vieux couple a terminé de manger. L'assiette de cassoulet est vide. Les boulettes de pain, soigneusement alignées sur la nappe de papier blanc. Derrière moi, un couple d'amants. Les seins pointés en avant, elle le dévisage. Bouche humide. Son corps hurle l'envie de séduire. Elle a besoin d'une teinture. À la racine, ses cheveux sont blancs. Le serveur me parle. Ses lèvres s'agitent. Je m'en vais sans avoir commandé.

Dans notre appartement des Buttes-Chaumont, tout m'apparaît soudainement ridicule. Ridiculement petit. J'aime tes bras. Coincer ma tête entre ton oreille et ton épaule. Te confier ma journée. Ce soir, je te confie que je nous ai vus.

Tu ne comprends pas. J'insiste. Je me suis vue à quarante ans, avec un autre homme. Un amant. À cinquante ans, angoissée par la ménopause. Terrorisée à l'idée de perdre mon pouvoir de

séduction. Je nous ai vus manger un cassoulet. J'ai vu mes rancœurs, rangées en ligne sur la table. Ma rage et mes chagrins, soigneusement entretenus. Les frustrations, accumulées jour après jour, nourries année après année.

Tu ris doucement, m'entraîne vers le canapé. Je tremble et tu me réconfortes. Perdue, je m'accroche à toi. Deux larmes coulent sur mes joues pendant que tu m'aimes. Une larme s'échappe de ton sexe et se perd en moi.

Le crabe me regarde, hostile. Le soleil est bas. Il est tôt, seuls les pêcheurs sont réveillés. Au loin, sur leurs catamarans, ils pêchent. Dans les chambres d'hôtel, les touristes font l'amour. À Paris, les gens font l'amour. Tout le monde, sauf moi.

J'approche le pied du crabe. Me ravise et détruis son trou, du bout des orteils. Il court dans tous les sens. Il ne sait plus où aller. Une vague de jouissance s'empare de moi. Je le scrute. Il s'énerve, marche de travers, dessine des zigzags sur la plage. Je bloque son chemin du pied. M'amuse à le terroriser.

Je ne suis plus seule.

Perpignan

Te tuer.

Je ne t'écoute pas. Au volant de la voiture de location, je passe devant la gare. Nous sommes au centre du monde. Dali l'a dit.

Une énorme borne est dressée devant la porte principale. Kilomètre zéro. Elle est grotesque. Nous aussi. J'ai envie de te jeter là. De crier, *Terminus*. Tu ne m'amuses plus. Je passe et repasse devant la gare, à la recherche d'une place de stationnement. Pas un centimètre de libre.

À l'intérieur de la Twingo turquoise, sur le siège du passager, tu es déjà presque invisible. Le train de Paris va entrer en gare. Christophe va m'attendre.

Ses yeux me toiseront, les tiens rient déjà. Tu ris toujours quand il ne faut pas. Je pourrais te tuer. Cela m'apparaît brutalement si simple.

Te tuer.

Christophe descend du train. Il est grand, ses cheveux coupés courts accentuent ses traits. Il est beau, comme tous les jeunes

Australiens que je connais, que j'ai vus dans les rues et sur les plages de Sydney.

Pourtant, Christophe est un produit français. Il n'était qu'un fœtus de trois centimètres quand il a été exporté de France. Il avait six ans au moment de son importation en Australie. De père et de mère français. Aujourd'hui, il est australien. Carrure athlétique, peau dorée par le soleil, mèches blondes. Tout y est.

À son poignet droit, une gourmette en argent, de son père. Un frère de son père l'avait laissée à Paris, en recommandant de me la faire parvenir.

Le père de Christophe est mort. Il est mort parce qu'il l'a bien voulu. Il aurait pu vivre. Il était encore jeune. Son fils le voulait. Il n'a rien compris. Même pas son fils qu'il n'a pas connu. Je ne lui ai jamais dit qu'il allait avoir un fils. Il aurait dû le savoir.

Je sais que Christophe a été conçu un dimanche après-midi, le 21 mars 1981. Nous avons fait l'amour trois fois, cette après-midi-là. Je revenais du Caire et son père de New York. Il a sonné à la porte de mon studio, dans le onzième arrondissement. Il avait son sac de voyage à l'épaule. Dedans, une bouteille de Glenfiddich.

Nous avons bu, fait l'amour, encore bu et fait à nouveau l'amour. J'adorais faire l'amour. Lui aimait me faire l'amour. Après la troisième fois, nous nous sommes endormis. Il était six heures du

soir. Son erreur a été de ne pas deviner. Plus j'aime les gens, plus je les fuis.

Christophe se balance devant moi. Il se penche pour m'embrasser sur la joue. Serre ta main. Il se fout bien de mes amants, il se fout de toi. Maintenant, il parle. Quand il était petit, les médecins ne comprenaient pas son mutisme. J'avais beau leur dire que Christophe n'avait rien à nous dire. Qu'il était bien comme ça. Leur expliquer que, bien sûr, cela m'énervait, mais que cela n'avait aucune importance.

Qu'il avait sa vie à vivre, et que je n'y pouvais rien. Que son père était mort et que cela ne changeait rien. Qu'il aurait dû mourir, tôt ou tard. Il avait choisi de le faire plus tôt. C'est tout. Que Christophe avait choisi de se taire. Que c'était son droit.

La foule se presse autour de nous. Tu fais la gueule. Je m'en fous. Christophe aussi. Il mâche sauvagement son chewing-gum. Je joue avec les clés de la voiture de location. Une lueur traverse les yeux de mon fils. Il a compris.

Demain, je partirai pour l'aéroport de Perpignan, je laisserai de l'argent à Christophe, le numéro de téléphone de l'appartement de Paris. Celui où je me réfugie chaque fois. Il me rejoindra là-bas. Dans le grand salon à la moquette blanche. Pendant quelques jours, Pierre, Christophe et moi formerons une famille. Puis nous nous disperserons, jusqu'à la fois suivante.

Montréal

Sur mon bureau, j'ai déposé le minuscule bout d'ongle. J'approche la lampe de bureau de manière qu'elle l'éclaire. Sa forme arrondie me rappelle un croissant de lune. La lumière fait ressortir la nacre. Délicatement, avec ma pince à épiler, je le retourne sur le petit morceau de velours noir.

Petite fille, je collectionnais les timbres. J'avais un gros album en plastique rouge vif. Le soir, quand la maison était silencieuse, j'aimais les regarder. Ce soir, j'examine ton ongle. Comme d'autres femmes regardent les photos de leurs amants.

J'ai tiré de mon tiroir le petit morceau de velours noir. Je l'ai déposé soigneusement sur la surface lisse de mon bureau, à côté de la souris de mon ordinateur. Je l'ai ouvert. Mes gestes sont précis comme ceux d'un chirurgien. La corne est durcie par les années. Tu as dû te couper les ongles peu de temps avant de mourir.

Le téléphone sonne. J'hésite à répondre. À l'autre bout, la voix de ta fille. Tu es mort, depuis longtemps. Je me demande pourquoi elle m'appelle. Je n'ai été que ta maîtresse, pendant plusieurs années, mais une maîtresse épisodique.

Pendant des années, j'ai voulu croire que je t'aimais. Je faisais l'amour avec toi comme on se fait la guerre à soi-même. Tu avais

d'autres maîtresses. Un jour, je l'acceptais. Le lendemain, je partais en claquant la porte. Te lançais un ultimatum. Moi rien que moi. Une semaine après, tu revenais, ou je t'appelais.

À l'autre bout du fil, ta fille me dit qu'elle veut me parler de toi. Je lui réponds que j'ai tout oublié. Elle insiste. Dans le café où elle m'attend, je ne la reconnais pas. La dernière fois, elle avait huit ans. Ses gestes restent inachevés. Nos nuits aussi. Tu faisais l'amour à moitié, ignorant le plaisir. C'est pourtant avec toi que j'ai connu mon premier véritable orgasme.

Ta fille me regarde intensément. Elle veut que je lui parle de toi, mais je n'ai plus rien à dire : j'ai tout oublié. L'odeur des draps froissés, pas toujours très propres, la cuisine toujours sens dessus dessous, les condoms sous le lit, le désordre de ton bureau. Je faisais l'amour et imaginais le corps de celles qui étaient là avant moi. De celle qui sonnerait une heure après mon départ. Ou que je croiserais dans l'escalier.

Parfois, je prenais un malin plaisir à m'attarder. Je traînais dans le lit, jouais avec ton sexe. T'excitais encore un peu. Je te savais incapable de refuser mes avances, ni celles d'aucune autre femme d'ailleurs. J'aimais voir ton désarroi. Ton regard glissait régulièrement vers le cadran de l'horloge, tes yeux se détachaient quelques instants.

Je m'empressais de t'exciter un peu plus. Ton visage tendu s'appliquait, ton sexe aussi, tu étais au désespoir. C'était ma vengeance : je retournais ton arme contre toi. Quand la situation te devenait trop intolérable, que j'étais lasse, mon corps arc-bouté sous toi, je feignais de jouir.

Ton morceau d'ongle est tout ce qui reste de ton corps. Je l'ai ramassé dans ta salle de bains le lendemain de ta mort. Peut-être ta mère avait-elle une mèche de cheveux, quelque part dans du papier de soie, cachée sous sa lingerie.

Quand j'ai voulu récupérer mon album de timbres, ma grand-mère m'a dit qu'elle l'avait jeté.

Negombo

J'ai quitté les crabes de la plage pour ma chambre. Il fait chaud. L'eau de la douche est glacée. Quand je suis sortie de la chambre tout à l'heure, un singe a sauté sur mon épaule. Il s'est emparé du biscuit que je mangeais et a disparu dans l'ombre du jardin en ricanant.

Dans la nuit, un ricanement. Les chacals dans le désert. Parfois, avec ma mère, nous nous approchons jusqu'à la limite du désert. Devant nous, à perte de vue, la piste de sable. J'aime demander où elle conduit. Ma mère répond, inlassablement, *Je ne sais pas*.

Moi, j'essaie d'imaginer. Sous ces tonnes de sable, une vie invisible, que mon corps devine. Les jours de sirocco, le sable brûlant écorche nos visages. Les aspics se laissent porter, dos au vent, ils volent, puis ils finissent par tomber en pluie dans les jardins de rocaïlle.

Au bar, j'ai bu un verre avec le propriétaire de l'hôtel. Il m'a fait visiter l'établissement. Devant une porte, il a esquissé un sourire. Pourquoi pas? Mes yeux ont dit oui, mon corps s'est prêté, sans plus. L'homme est gentil, doux, bon amant. Je suis mauvaise maîtresse.

Le ricanement me réveille. Les nuits sont froides. Je tire ma couverture sur ma tête. Plus de père pour brûler les nids d'aspics dans le jardin. De l'autre côté de la porte de ma chambre, le beau-père ricane. Ma mère est partie marcher, à la lisière du désert. Là où la vie s'arrête. Elle aime contempler le sable. Parfois, elle m'emmène. Ses yeux bleus regardent au loin. Je reste debout, immobile. Elle ne parle pas beaucoup. Quand je glisse ma main dans la sienne, elle la prend. Sans plus.

La chambre est fraîche. Le vent passe par la fenêtre ouverte. Au bord de la piscine, des touristes suédois discutent. Je reconnais une Italienne parmi eux, petite et brune, au milieu de ses compagnons aux cheveux blonds. Cette après-midi, en sortant de la chambre avec le propriétaire de l'hôtel, je l'ai vue traverser le couloir. Pieds nus. Une serviette de bain pour tout vêtement. La porte de la chambre dix-sept s'est ouverte pour elle. Un peu plus tard, j'ai entendu des gémissements.

Je repense à l'Algérie.

Hurler. En silence, j'ai envie de hurler. De crier ce qu'il vient de me faire. Ils sont tous en train de manger. Ils parlent et mangent comme si de rien n'était. Leurs mâchoires mastiquent. Ils sont polis. Les assiettes se remplissent, les verres aussi. Pas une tache sur la nappe blanche.

La mère regarde de ses yeux bleus, droit devant elle. Mon corps lui crie de le regarder, de me regarder. Elle est sourde. Repliée sur sa vie, elle mange. Je fixe mon assiette. Une main vient de me servir. Mon ventre me brûle, mon sexe aussi. Les doigts du beau-père jouent avec sa fourchette sur la nappe immaculée. Tout à l'heure, ils jouaient dans mon sexe.

Un rire élégant s'échappe de ses lèvres. Mes oreilles entendent l'affreux ricanement. Sa voix dans mon oreille. Je l'entends à nouveau me décrire, de sa voix douce et cruelle, tout ce qu'il va me faire. La prochaine fois.

Sur la plage, les crabes restent cachés. La porte de la chambre dix-sept est fermée ce matin. Tout est silencieux. Je passe devant le bureau du propriétaire de l'hôtel. Il est vide. À la réception, un jeune Sri-Lankais me sourit de ses dents blanches. La plage est déserte, l'Océan Indien calme. Tout est possible. Je pourrais retourner à Paris. Rentrer dans notre deux pièces des Buttes-Chaumont et y passer ma vie.

Téhéran

L'été, nous nous réfugions sur le toit-terrasse pour passer la nuit. Nous traînons nos matelas derrière nous. À l'intérieur, la chaleur est suffocante. Chacun prend sa place. Autour des cheminées, dans les coins. La maison est grande, le toit aussi. Couchée sur le dos, je peux voir toutes les étoiles. En bas, dans le jardin, les roses profitent de la fraîcheur de la nuit pour répandre leur parfum. Le jour, elles se replient sur elles-mêmes. Avides de leur beauté.

La journée, nous nous enfermons dans la grande maison au sol de marbre blanc. Nous cohabitons. Le père, la belle-mère et moi. La mère est restée en Algérie. Demain, le frère et la sœur arriveront de Paris. Pour les vacances.

Neuf ans, l'Algérie. Il fait chaud sur la colline Sainte-Thérèse. Carrelage noir et blanc, frais sous les pieds nus. Au plafond le ventilateur. De la chambre du haut, j'aperçois la Méditerranée. Le silence de l'été emplit la maison. Les parents travaillent.

Robe de coton à carreaux bleus et blancs. Seule avec la grande sœur et le grand frère. Été 64. L'Algérie. Soudain, je ne sais comment, je suis sur le frère aîné. Ses mains serrent mes fesses. Son sexe fouille entre mes cuisses, me transperce. Étonnement, terreur. La robe de coton arrachée gît sur le sol. Poupée de chiffon. Tache de sang sur la couverture brune. Mal au ventre. Peur. Porte

de la chambre ouverte. Rire de la sœur. Neuf ans, une mouche.
Bruissement du ventilateur. Le frère remonte son short. Menaçant.
Si tu le dis, je te tue. Je me tairai.

Ne pas revivre l'Algérie. Sur le toit-terrasse, je prie tous les dieux
pour que l'avion n'arrive jamais.

Qu'il s'écrase. Quelque part entre Paris et Téhéran.

Nairobi

Hier, nous sommes allés prendre un verre à l'hôtel Intercontinental. Nous avons ri des grosses Américaines vêtues de polyester rose électrique. Elles font le tour du monde, d'un Sheraton à l'autre, où elles se nourrissent de club-sandwichs. Tu m'as dit doucement à l'oreille, *Tu es belle*. Ton index a effleuré mes lèvres. J'ai ri. Ta voix joyeuse a ajouté, *Si tu deviens comme elles, je ne pourrai plus t'aimer*. Tu as déposé sur moi un regard cruel.

J'ai revêtu la robe rose que tu aimes. Tu dis toujours qu'elle est sexy. Tu ajoutes que je suis sexy. Tu embrasses voracement un à un mes orteils vernis.

Tu es parti ce matin, en me confiant au propriétaire de l'hôtel. La journée, je me promène dans les rues. Mon regard avide hante la ville.

Je marche dans les rues chaudes. La poussière ternit le vernis de mes ongles de pieds. En rentrant à l'hôtel, je prendrai une douche, je m'installerai sur le lit vide et je vernirai soigneusement mes ongles. Tu ne supportes pas que je sois sale. Quand nous faisons l'amour, tu me renifles. Tu cherches l'odeur de transpiration. Tu examines mon ventre de tes yeux acier. Tes mains dures le pincent. Je me mords les lèvres pour ne pas crier. Tes yeux

cherchent le défaut, l'esquisse de cellulite à venir. Si l'examen te satisfait, tu continues à me faire l'amour.

Maintenant, ton avion est arrivé à Paris.

Je retourne à l'hôtel Intercontinental. Je m'assois à notre table, en faisant bien attention de me tenir droite. Tu détestes les femmes avachies. Les grosses Américaines sont toujours là. Elles dévorent d'énormes banana-splits. La sueur dessine des auréoles sur leurs vêtements synthétiques. Un parfum sucré s'échappe d'elles. Je me croirais dans une bonbonnière. C'est ça, ce sont des femmes-bonbons.

Je marche le long d'une grande avenue de Nairobi. Des jeunes femmes africaines marchent devant moi. L'une d'elles porte un jean collant. Elle est grande et sa démarche souple. Mon regard s'arrête sur ses fesses fermes. Il n'y a pas longtemps, nous remontions tous les deux une avenue, je ne sais plus laquelle. Peut-être la même que celle que j'arpente aujourd'hui. Tes yeux ont vu une jeune femme noire. Elle ressemblait à celle qui danse devant moi sur le trottoir. Tu as lâché ma main pour la suivre.

Il était tard quand tu es revenu. Tu sentais un peu le whisky et beaucoup un parfum subtil de fruits et d'épices. Tu as vidé négligemment le contenu de tes poches sur la coiffeuse, à côté des mes produits de beauté : au milieu des clés et des pièces de monnaie, tu as déposé des étuis de condoms, vides.

À Paris, tu ouvres la porte de ton appartement.

À notre hôtel, le bar est bondé. Tous des Africains. Ils jouent aux fléchettes dans un nuage de fumée. Ma robe rose contraste singulièrement avec le noir de leur peau. Je suis la seule femme. Un des joueurs s'approche de moi. Il est beau comme la femme que tu as suivie dans la rue.

La peau blanche de mes cuisses ouvertes se détache sous le corps de l'homme noir dont le sexe va et vient en moi. La peau noire se balance à un rythme régulier, loin au-dessus de moi. Je sens le membre dur de l'homme cogner au fond de mon sexe. De plus en plus fort.

Je me concentre sur l'homme et mon plaisir. Petit à petit, la douleur cuisante laisse la place au plaisir. Imperceptible d'abord, je le sens monter peu à peu. Du fond de mon sexe vers mon ventre. Puis vers ma poitrine. Ma respiration s'adapte au rythme de l'homme. Les battements de mon cœur accompagnent les coups de boudoir du sexe noir. Quelque chose de chaud explose entre mes cuisses. C'est le sperme. Tout à coup l'impossible se produit.

Je jouis.

Sur le sol, les condoms inutilisés, repoussés du pied. J'attends que l'homme noir me reprenne.

Demain, nous ferons l'amour. Ton sperme se mélangera à celui de mon partenaire d'aujourd'hui. Je veux faire l'amour avec toi comme tu le fais aux autres femmes. Je suis arrivée au bout de ma colère.

Paris

L'avion fait un long détour dans le ciel avant de se poser sur la piste. Dans ma valise, la statuette de la fertilité achetée au marché de Mombasa. Au fond de mon sexe, le sperme de l'homme noir.

La maison au bord de la Méditerranée est silencieuse. Ce matin, le beau-père a essayé de me coincer dans la cuisine. Sa main n'a pas eu le temps de descendre de ma bouche à mon sexe. Ses lèvres n'ont pas pu mordre les miennes. Des pas ont résonné dans l'entrée. La mère a surgi dans l'entrebâillement de la porte avec son sourire habituel.

Elle sourit toujours pour ne pas avoir à parler. Ce soir, dans la chambre voisine, j'entends son rire. Des coups martelés. De plus en plus fort. Ses soupirs suivis de petits cris. Ma bouche veut hurler. Lui demander d'arrêter. La supplier d'être une mère.

Ce matin, le beau-père m'a répété ce qu'il allait me faire. Il ne me dit jamais quand. Il répète seulement qu'il le fera. Quand il le décidera. En attendant, il le fait à la mère. À travers le mur, j'assiste à mon supplice.

Je traîne ma valise derrière moi. Ce soir j'irai te voir. Je ne prendrai pas de douche. Mes ongles ne seront pas vernis. Je sentirai encore la transpiration du voyage et l'odeur de l'homme noir qui m'a fait

l'amour dans notre hôtel de Nairobi. Mes cuisses et mon sexe gorgés du sperme d'hier s'ouvriront une dernière fois pour toi. Ton nez sentira, tes yeux devineront sans vouloir le croire. Je forcerai ton sexe en moi, te chevaucherai jusqu'à l'épuisement.

Quand tu demanderas grâce, mon corps abandonnera le tien. Je partirai, ma statue de la fertilité à la main.

Hong Kong

Dans le centre, des échafaudages de bambou. Ce matin, j'ai vu la tour Eiffel et l'arc de triomphe de la fenêtre de ma chambre. Hier, le bouddha de Lantau. Je me suis perdue dans une rue de Mong Kok. Le MTR, le métro le plus moderne au monde, m'a happée.

Au loin, les Nouveaux Territoires me protègent. Hong Kong me suffit. Ce matin, très tôt, je me suis approchée. J'ai regardé plus loin encore. Vers la Chine populaire. Vers mon père. En 1955, mon père est passé en Chine populaire. À son retour, ma mère est devenue enceinte. Par réflexe, aussi machinalement que mon père lui faisait l'amour.

Tout à l'heure, je suis passée à proximité d'une ferme d'élevage de canards. Une vieille Chinoise leur parlait. Elle m'a saluée de la tête. Les canetons effrayés étaient collés à leur mère. J'ai continué mon chemin vers une plage déserte. Le vent frais a achevé de m'éveiller. Doucement, mes pieds nus ont sondé le sable fin. Appareil photo en bandoulière, sandales à la main : touriste dans ma propre histoire.

Dans le lointain, les cris des canards repus. La faim serre mon estomac.

Six ans, la France. Dans mes bras un ours en peluche brun. Je monte l'escalier derrière mon père. Cinq étages. Entre chaque

étage, à mi-palier, les toilettes communes, une légère odeur nauséabonde me soulève le cœur. Au cinquième gauche, habite ma grand-mère. Après le repas du dimanche midi, je regarde par la fenêtre de la salle à manger pendant que ma grand-mère débarrasse la table. Au loin, le squelette de métal de la tour Eiffel me fascine.

Je prends en photo une mère canard et son caneton. La vieille Chinoise a disparu. La mère colle son caneton aux pattes maigres contre elle. Elle lui donne des petits coups de bec tendres. J'ai de plus en plus faim. Le soleil monte dans le ciel. Il fait déjà chaud. La campagne est déserte. Le caneton est blotti sous le ventre de sa mère, rassuré, il me regarde de son petit œil humain. Mon estomac se contracte. Le sang cogne violemment contre mes tempes.

En 1955, je suis née. Plus tôt que prévu. Née avant terme. Sans y être invitée. Le 2 mai. Il fait chaud. Les forceps ont laissé une marque sur ma tête brune. Du sang coule de ma bouche. *Hémorragie*, dit le médecin. *Par le haut et par le bas*, ajoute l'interne. La mère couchée, jambes ouvertes, ventre encore gonflé de ma présence, tourne la tête. Un instant, nos yeux s'accrochent. L'infirmière me tient dans ses mains blanches. Déjà, la mère m'a désertée. Depuis toujours. Depuis le jour où, machinalement, mon père a lâché sa semence dans son sexe. Moins de neuf mois plus tôt.

La vieille Chinoise sort de la bâtisse dissimulée derrière les bambous. Elle porte un chapeau en paille de riz. Ses lèvres articulent des mots que je ne comprends pas. Le soleil vient augmenter le battement du sang contre mes tempes. Collé contre sa mère, le caneton me nargue. Derrière moi, la Chine populaire. Je sais que si je me retourne, je risque de me perdre. Mon corps reste droit, les pieds nus enfoncés dans le sol. Aucune trace de sang sur le duvet du caneton.

La vieille Chinoise fait des bruits bizarres avec sa bouche usée. Le caneton et sa mère viennent se coller à elle. J'esquisse un sourire en signe d'au revoir. Tourne le dos à la Chine populaire. Retourne en direction de Hong Kong.

Le 2 mai 1955, à treize heures, cinquante minutes après ma naissance, mon père dit à la femme qui m'a mise au monde trop tôt, *Si elle meurt, ce n'est pas grave. Elle est un accident.*

Je n'ai pas pleuré. J'ai saigné, par le haut et par le bas. *Hémorragie*, a dit le médecin.

Montréal

De l'autre côté de la rue, le cœur grotesque en papier du voisin se balance au vent. Samedi. Ma main tire le drap sur le vide de ton désir. Tu refuses de faire l'amour. C'est venu comme ça. Tu n'as jamais vraiment aimé faire l'amour. Mais maintenant, plus du tout. Le vent agite de plus belle le cœur ridicule du voisin. Une nuit, j'irai le couper. La maison vide résonne dans ma tête. Je déteste le samedi. Depuis toujours. Depuis la Porte d'Orléans.

Je traîne une pile de linge sale, de la chambre à la salle de bains. Je déteste m'occuper de la lessive. Le linge qui sent la sueur, une sueur sans amour. Parfois, je renifle tes sous-vêtements. J'y cherche la trace de l'homme. L'odeur de ton sexe. Ton sexe. C'est drôle. Je l'aperçois de temps à autre. Je le sens quand tu te colles à moi le soir pour t'endormir. Mou et chaud. Je n'attends plus qu'il grossisse. Je me contente de mes rêves.

Porte d'Orléans. Onze ans. Les autobus. J'attends la mère. Début de l'hiver. Pas encore Noël. La pluie. Samedi. La mère ne vient toujours pas. Des hommes et des femmes entrent et sortent de la bouche de métro, me contournent sans me voir. Les phares de voitures éclairent l'asphalte mouillé : trous de lumière éblouissants.

De l'autre côté de la rue, le voisin déneige l'entrée de sa porte. Comme tous les samedis l'hiver. L'été, il passe la tondeuse. À

Pâques, il accrochera un énorme lapin qui restera tout l'été jusqu'à Halloween. Puis ce sera un Père Noël gonflable. Qui restera jusqu'à la Saint-Valentin. Ronde éternelle de la vacuité de sa vie. Samedi.

Au cinquième étage, la porte s'ouvre. La grand-mère me regarde, sans comprendre. *Qu'est-ce qu'elle fait ici celle-là?* Les fourchettes vont des assiettes aux lèvres luisantes. Puis des lèvres aux assiettes. Par la fenêtre de la salle à manger, la tour Eiffel me regarde. Elle seule comprend.

La mère n'est pas venue. *Une garce. Et cette gamine qui veut la voir. Incroyable.* Je n'écoute pas. Le frère aîné essaie de me pincer la cuisse au passage. Il sait que tout à l'heure, ils vont tous sortir. Que le samedi soir, il joue avec mon sexe.

Le voisin a terminé de déneiger. Porte d'Orléans, les autobus ne circulent plus. Le frère a éjaculé entre mes cuisses ouvertes. Il regarde son sexe planté dans mon ventre nubile. Il jouit de mon silence et de sa violence.

Tunis

Ma colère est revenue avec ton sourire. Je voulais que tu me serres dans tes bras, tu ne voulais pas. Par jeu.

J'ai tiré sur le col de ta chemise. Je voulais que tu m'embrasses. Tes lèvres ont refusé. J'ai essayé de me blottir contre ta poitrine. Tu as reculé.

Je t'ai tourné le dos.

Le soleil brûle mes épaules. Seule sur la plage, je regarde les hommes assis à la terrasse du café, de l'autre côté de la rue. J'ai quitté la maison en courant. Aveuglée par ma rage. Tu étais au premier étage et tu ne m'as pas vue. J'ai couru dans les rues, jusqu'à la plage. À la vue de la mer bleue, je me suis calmée. Le bruit des vagues a dissipé un peu mon angoisse. Suffisamment pour que je ne meure pas.

Dans la grande maison, tu dois me chercher. Tu dis toujours que, quand je ne suis pas là, elle est trop silencieuse. Le matin, après l'amour, tu murmures souvent que les murs respirent avec moi. Que je suis le cœur de cet édifice de pierres blanches. Je t'imagine passant doucement d'une pièce à l'autre. J'entends ton souffle oppressé. Je devine le tremblement de ta main qui effleure les murs.

L'amour partira. Je m'arrange toujours pour le chasser. Cette fois-ci, c'est difficile : il est partout. Dans la grande maison silencieuse, dans les rues alentour. Jusque dans mon corps. Tu me remplis d'amour. Tu t'évertues, avec calme, à combler le gouffre qui m'habite. Tu en as mesuré la profondeur. Ton acharnement ne supporte aucune peur. Sûr de toi, tu avances au bord du précipice.

Hurllement des chacals dans le désert. Main de la mère dans la mienne. Sexe du frère dans le mien. Rire silencieux du beau-père dans mon oreille, doigts qui forcent l'entrée de mon sexe. Cuisses farouchement fermées. Bouche close, refus du corps de lâcher prise.

La mémoire veille. Tes gestes ne font que l'attiser. La maison blanche, la tendresse de ton regard et des objets qui nous entourent réveillent les hurlements du passé. Le corps se révolte. La pensée devient folle.

Sur mes épaules, le soleil est de plus en plus brûlant. Dans le ciel, un avion passe. Destination inconnue. Derrière lui, une trace blanche. Mes sandales blanches me guident vers un taxi. Je te téléphonerai de l'aéroport, quand je serai sûre qu'il sera trop tard. Sûre que ton amour ne pourra pas me rattraper.

Fort-de-France

Tout à l'heure l'avion se posera. Tête lourde. Mes yeux regardent droit devant eux. La terre ronde et fertile se tend comme le ventre d'une femme. Bien au-delà, mes yeux devinent une présence. La chair vivante des années passées. Les mots bourdonnent à mes oreilles. Hurlements silencieux. Les années surgissent du ventre de la terre. Ma mémoire refuse. Paris, la naissance. Hémorragie, par le bas, par le haut. Neuf ans, l'Algérie, le sexe du frère planté en moi. Cri du silence. Ventre rond de la mère. Sept enfants. Sept accidents.

L'avion n'aura pas d'accident. Imperturbable, il suit la route qui lui a été tracée. Plus bas, les oiseaux le regardent, effrayés. L'avion se posera. Tu m'attendras. Déjà, tu me regardes et tu ris. Tu ris de me voir. J'aime ton sourire. Tu ris de savoir que je suis là, près de toi. Que ma peau n'attend qu'un signe de la tienne. Les mois passés ensemble n'ont rien changé à ton goût pour moi. Le sel de mes lèvres. La douceur de mon ventre. L'odeur de mon sexe excité.

De l'autre côté de la porte en verre, tu m'attends. L'avion s'est posé. La tête endormie, j'avance, un passeport à la main. Le douanier étouffe un bâillement. Le bruit du tampon sur le papier résonne dans mes oreilles. Son familier. Derrière la porte, des visages noirs et blancs, parfums et épices se disputent la place. Ta chemise bleue tranche sur ta peau bronzée. Dans ton cou, une

odeur de vanille. Tes lèvres effleurent les miennes. Tes yeux bleus se posent tendrement sur moi. Un froid glacial m'envahit, je bascule dans mes souvenirs.

La mère marche dans les rues d'Algérie. Elle sourit pour ne pas parler. Le beau-père m'a coincée sur le petit lit. Dans la chambre du fond. Ses lèvres s'amuse à mordre, cruellement, les miennes. Une main insistante se fraye un chemin entre la culotte et le ventre enfantin. Le sexe se souvient. Le frère est déjà passé par là. Il se prépare à une nouvelle invasion. Seule la colère restera.

Dans l'air chaud et parfumé, tu me guides vers la maison que tu nous as réservée. Aveugle, j'avance. L'air climatisé de la voiture chasse l'odeur des îles. Devant nous, défile le ventre rond de la terre. La voiture avale le bitume brûlant. Un avion tout rouge s'éloigne dans le ciel bleu, en direction du nord. Mon regard le suit.

La mère fait beaucoup de bruit en entrant. Fait inhabituel. Sa voix claire retentit de l'autre côté de la porte. Doigt sur les lèvres, le beau-père se lève. Le ventre enfantin épargné se détend. La mère est debout dans la salle à manger. Dans son ventre tendu, le septième enfant attend. Ses yeux bleus contemplant le mur blanc.

Dans le jardin, des milliers d'oiseaux invisibles chantent jour et nuit. Pieds nus sur le marbre de la terrasse, je respire profondément la paix environnante. Mon ventre plat se rappelle le plaisir de cette nuit. Un vertige me prend par surprise. La paix n'est

pas dans mes habitudes. Dans la chambre silencieuse, tu dors. Je regarde vers le nord. Là où l'avion rouge a disparu. Je reprends la valise à peine posée.

L'appel du nord est le plus fort.

Montréal

Je me suis acheté un amant. Dans la rubrique « Rencontres ». Casé entre un jeune éphèbe et un retraité encore vert. J'ai laissé un message dans la boîte vocale 9620. La voix était plutôt sympathique. Les conditions me convenaient.

Tu as téléphoné. Qu'avions-nous à perdre? Marié, père de famille. Pas assez de sexe. Rien de plus banal. Courir après la banalité. Laisser, loin derrière, Paris, Rio de Janeiro et l'Algérie. Coller à la slush montréalaise. Ventre définitivement plat. Recherche obsessive du plaisir.

Nous avons rendez-vous au centre-ville. Je suis arrivée la première. Tu étais en retard. Reconnaissance des regards. Tu ressembles à ta voix. Je ne te déçois pas, plutôt jolie, c'est ce que tu dis. Tu déposes doucement un sourire ravi sur mon visage. Le premier verre. C'est l'après-midi. Une bière. Dans le bar de l'hôtel, un autre couple. Clandestin. Peut-être.

Une semaine. Le temps de nous habituer à l'idée, avant de sauter dans le premier hôtel. Pour nous deux c'est la première fois. Tu es doux, tes gestes précis vont directement au but. Sans maladresse. Mes collants noirs te fascinent. Tu dis, *Tu as de belles jambes*. Tu parles. J'écoute. Ta femme, tes enfants, ton travail... Tes lèvres

bougent au rythme de tes mains sur ma peau. Mes yeux regardent loin en arrière.

Le dos de Pierre au bord de la route.

L'appartement des Buttes-Chaumont avec mon premier amour. Ma première fuite. Je suis partie sur une plage du Sri-Lanka. Continuer ma solitude.

Le mari décédé. Christophe, le fils « australien ».

Le frère. Sexe en érection. Goût amer du sperme dans la bouche. Refus obstiné d'avalier le liquide chaud. Colère. Envie de mordre. Les dents se plantent dans le sexe. Gifle du frère.

Tu es bon amant. Nous louons une chambre pour la journée. Ou pour l'après-midi. Nous parlons. Tu aimes que je te caresse. Mon corps aime tes mains. Tu me dis que tu as eu de la chance de me trouver dans ta boîte vocale. C'est ta première infidélité. Nous sommes des enfants.

Un jour, tu dérailles. Tu commences à parler d'amour. Tu veux tout. L'infidélité n'est pas pour toi. Doucement, je laisse le plaisir m'envahir. Je remets mes collants noirs. Près de nos deux voitures garées côte à côte, tout au fond du parking, je referme doucement la boîte vocale 9620.

Rome

Sur la petite place, les tables rondes et minuscules tranchent avec les grandes tables nord-américaines. Ici, tout est fait pour que les corps s'effleurent, éveillant les sens.

Ce matin, je buvais un cappuccino. Mes lèvres goûtaient doucement le liquide chaud et parfumé. Huit heures, la matinée était encore jeune. J'étais heureuse. Seule dans la lumière dorée. Ma robe rose négligemment remontée sur mes jambes blanches de l'hiver nord-américain.

Hier, j'ai visité le temple de Portunus. Dans la soirée, je me suis arrêtée un instant devant la fontaine de Trévi. Le temps de manger la crème glacée achetée au coin de la rue. J'ai rincé mes doigts collants dans l'eau de la fontaine. Un air de musique s'échappait d'un restaurant voisin. *Body and Soul*.

Ce soir deux infirmiers me donnent des pilules, une rose et une blanche. La bouche docile s'ouvre. La langue molle ne sait que faire des deux pilules. Le corps immobile attend. Un des infirmiers me parle. Une dent en or brille dans la partie supérieure droite de sa bouche. Bouche grande ouverte, j'entends des mots. Ils frappent mes oreilles et rebondissent aussitôt contre les murs de la chambre. Mon cerveau ne capte rien. Les mots disparaissent sans laisser une trace.

L'infirmier au sourire doré s'approche gentiment du lit : il m'explique que je dois avaler les pilules. Sa voix chante. Un filet de bave coule de ma langue de plus en plus lourde. S'écrase sur le drap, creusant un minuscule cratère. Des notes de musique s'échappent de la bouche de l'infirmier et se posent sur mon lit. Elles jouent à courir les unes après les autres. Une aiguille plantée dans mon bras me regarde en riant.

Apprendre à fermer la bouche. Ce matin, le cappuccino aspiré délicatement par mes lèvres se frayait sans difficulté un chemin jusque dans mon estomac. Une odeur de cannelle se faufile jusqu'à mon cerveau. Souvenir lointain. Fermer la bouche. Mais d'abord rentrer la langue. Les deux pilules ont fondu.

Mon corps est ma mémoire. Les images surgissent à travers lui. Ombres chinoises. L'infirmier a fermé ma bouche. Avec l'aide de son collègue, il m'a couchée. La dent en or m'a souri. La couverture est douce et chaude. Demain, j'apprendrai à fermer la bouche.

Orbigny

Douce et chaude. La couverture.

Bruits de pas à travers mon sommeil. Des voix chuchotent dans le couloir. Maman Paulette parle doucement. Je devine sa blouse à carreaux bleus et blancs. Ses cheveux décorés de cheveux d'ange. La main douce et ferme qui viendra caresser ma joue. Me conduira vers le grand bol de lait chaud. La nappe en toile cirée fleurie. Ses fleurs multicolores dont je dessine inlassablement le contour avec mes doigts tachés de confiture.

Au pied de mon lit, le petit banc fabriqué spécialement pour moi. Que les mains usées de Papa Gérard ont caressé et façonné. Mon petit banc déborde d'amour. Je le traîne partout avec moi.

Un dimanche, la mère est venue. J'avais quatre ans. Elle est venue avec une grosse poupée rose. Je me suis cachée sous la table de la cuisine. Personne ne pouvait m'attraper. J'étais plus rapide qu'eux. La mère ne voulait pas salir sa belle robe. En équilibre sur ses talons aiguilles, elle ne pouvait pas se pencher. Je voyais le bas de sa jupe aller et venir.

J'ai passé le repas collée contre les jambes de maman Paulette. De temps à autre, je posais ma tête sur ses genoux. Sa main caressait mes cheveux avant de reprendre sa place sur la table. Je voyais les

pieds immenses de papa Gérard dans ses vieilles pantoufles grises. J'étais privée de dîner, mais m'en fichais. Tout, sauf la mère.

J'ai dû finir par m'endormir sous la table. Blottie contre ma vieille chienne de chasse aux poils roux. Les bras forts de papa Gérard m'ont soulevée doucement pour me transporter dans mon lit. J'ai senti sa barbe contre ma joue, j'ai gardé les yeux fermés. Il a chuchoté quelques mots dans mon oreille. Il savait que je ne voulais pas voir la mère. Il m'a dit de faire de beaux rêves. Demain, elle allait partir. Je ne risquais rien avec lui et maman Paulette.

Douce et chaude. La couverture. Le petit banc posé au pied de mon lit.

Rome

Le goût amer des pilules dans la bouche. Un rayon de soleil joue sur la couverture. À saute-mouton. Une clairière, quelque part au fond de ma mémoire, l'herbe verte, le soleil à travers les feuilles. Mes paupières clignent légèrement. Réponse à une main tendre, connue et oubliée depuis longtemps. Je sens le parfum de la terre et de la mousse au pied des arbres. Odeur familière. Mes narines s'ouvrent pour accueillir cette vie silencieuse.

Aujourd'hui, je dois apprendre à fermer la bouche. Le soleil glisse sur la couverture et sur mon corps. Près du lit, le petit tabouret sur lequel je poserai les pieds pour me lever. Partout dans la chambre, une odeur de médicaments. Enfouie dans un repli de mon cerveau, le parfum oublié de la terre humide attend.

Jour après jour, mon corps revit mes souvenirs. Témoin silencieux, il stocke les données. Quand elles sont trop nombreuses, il les libère. Avant Rome, la place et le cappuccino, j'arrivais à les dompter.

Le rayon de soleil barre la porte immaculée. Prisonnière de cet espace et de cet instant, je n'ai plus qu'une idée : apprendre à fermer la bouche. Infidèle aux êtres, aux choses et au temps, je ne peux plus fuir. C'est trop tard.

Je suis allée jusqu'au bout de la fuite.

Plonger dans le passé. Revivre, un à un, les moments qui m'ont amenée à Rome. Ma bouche se fermera sur les pilules au goût amer.

Corps à corps salulaire.

La fontaine de Trévi. Mousse du cappuccino sur mes lèvres. Moustaches légères, rappelant le ventre nubile. Neuf ans, l'Algérie. Le frère.

Devant la fontaine de Trévi, le corps refuse d'obéir. Fracture. Salulaire. Réapprendre à fermer la bouche. La parole suivra.

Le passé doit vivre.

Les cris des chacals s'éloignent. L'infirmier est près de moi. Il me sourit gentiment.

Paris

Le tapis rouge des escaliers. Porte usée, serrure forcée et réparée. Bois chaud et doré. Passage des mains ridées et douces, précédées des doigts enfantins tachés de confiture. Au milieu de ces empreintes-fantômes, la mienne. Quatrième droite. Appuyer sur le bouton.

Je passe à cet appartement tous les cinq ou six ans. Pour vérifier si le passé existe toujours. Des fois, je sonne, d'autres, je me contente de regarder la façade, debout sur le trottoir étroit. Il m'arrive aussi de m'asseoir sur la marche de bois ciré, au quatrième étage, et d'écouter le passé, de l'autre côté de la porte.

Onze ans, je suis mon père dans l'escalier. J'ai demandé à le rejoindre en France. Il est venu me chercher à l'aéroport. Nous ne nous parlons jamais. Nos rares mots ne sont qu'utilitaires. Je vais découvrir ma nouvelle maison. Le tapis rouge sur les marches de bois ciré. La rampe aux boules de cuivre doré. Grands paliers et portes couleur de miel. Au quatrième droite, la dame qui remplacera ma mère attend.

La dame n'a jamais été ma mère. Elle n'est plus la femme de mon père. Il n'y a plus de père. Seuls restent la porte usée, l'escalier et la rampe de cuivre.

J'entends la respiration de l'immeuble.

Debout devant la porte. Les traces de doigts, empreintes indélébiles, laissées par les occupants et les visiteurs. Autant de voix qui me parlent. Je perçois aussi des chuchotements. Les pierres crient toutes en même temps. Cacophonie douloureuse aux oreilles qui accentue mon vertige. Quatre étages plus bas, le carrelage noir et blanc me fascine.

Été après été, nuit après nuit dans ses rêves, la petite fille remonte écouter les voix du passé. Bribes de conversations interrompues. Coudre et recoudre sans cesse les mots pour leur donner un sens.

Comprendre.

Les années passées. Le pourquoi des larmes. Terrible face à face. Il faut que j'écoute. Détricoter ce que le temps a tricoté. Jusqu'à la première maille. Le cri de la naissance.

La porte miroir s'ouvrira. Enfin.

Rome

Le temps et l'espace ne forment plus qu'une énorme bulle. Je les habite entièrement.

Ce matin, l'infirmier m'a félicitée. Un bref instant, j'ai fermé la bouche. Il est gentil. Sa main douce et sa voix calme me rassurent. Il m'accompagne partout.

Dans la cuisine, ta première gifle. Je suis désespérée et tu choisis ce moment pour frapper. Geste viril. Joue brûlante, j'hésite. Situation étrange et terriblement normale. Déjà, je te déteste. Le carrelage blanc retient mes larmes quelques instants. Bouche tuméfiée. Mon corps réagit. Je frappe. Du geste et de la voix. Montréal est damnée. Mon ventre se referme. Nous n'aurons pas la fille que tu voulais.

Les pilules amères dans ma bouche. Le soleil romain joue à saute-mouton sur les draps blancs.

Dans la clairière, le soleil éclaire tes cheveux. La douceur angevine habite nos étés. J'aime ta chemise contre ma joue, ta main sur mon ventre, me blottir contre toi. Nous sommes les fiancés du village. Après le repas familial, nous nous réfugions dans notre bulle. Les vieilles nous regardent passer, nous sommes beaux, elles sourient

à notre bonheur et chuchotent des mots inaudibles. La vie n'attend que nous.

L'infirmier ouvre les rideaux. Un instant, le ciel romain blesse mes yeux.

Avant Negombo, j'étais avec toi. Quand je suis partie, j'ai emporté ta chemise. Elle est restée quelque part à Montréal, je ne sais plus dans quel appartement. Le dernier soir, dans notre appartement des Buttes-Chaumont, je m'accroche à nos souvenirs. Je sais que tu me fais l'amour pour la dernière fois. Demain matin, je prendrai un avion, ta chemise dans ma valise. J'emporterai ton odeur sur ma peau, que je dissimulerai soigneusement sous mon parfum Rive-Gauche. Pour ne jamais l'oublier.

Une aiguille dans mon bras. L'infirmier me demande de me calmer. Il me rassure. *Dormez maintenant.*

Je refuse le sommeil. Ces cauchemars... Je veux me lever. Partir. Une valise, un avion. Mais cette issue m'est désormais interdite. Je suis prisonnière de ma bulle. Un instant, je lutte contre le temps et l'espace. Avant de sombrer dans le sommeil.

La Nouvelle-Orléans

Je sais que c'est notre dernier voyage. Contrôle des passeports, bagages, formalités trop connues. D'une carlingue d'acier à une autre, les mêmes sourires des hôtesses de l'air.

Sur le trottoir, la chaleur nous happe : moiteur rappelant celle des draps après l'amour. Ton bras bronzé prend le mien et me guide vers un taxi. Je t'écoute parler avec le chauffeur. Tu changes d'accent comme de pays. Ici, tu as l'accent du sud. Le chauffeur rit aux éclats en t'écoutant. Le blanc des yeux tranche singulièrement avec la peau noire.

Un instant, je me laisse porter par vos voix et vos rires. Le dos contre la banquette en plastique, j'écoute. L'air climatisé sèche la sueur de nos peaux. Ma main glisse, à la recherche du paquet de cigarettes secourable. Puis se rappelle. Je ne fume plus depuis quatre jours.

Quelques pas du taxi à la porte de l'hôtel. Bain de vapeur qui, l'espace de quelques secondes, réunit nos corps. Ta main a allumé une cigarette que tu portes à tes lèvres. J'ai arrêté de fumer, de l'autre côté de l'Atlantique.

Quand nous entrons dans l'hôtel, nos corps se séparent immédiatement. Dans la chambre, deux grands lits doubles. Je

choisis celui près de la porte. Je te regarde suspendre tes vêtements dans la penderie. Ma valise est posée au pied de mon lit. Inutile de la défaire.

Le matin, nous passons chacun à son tour dans la salle de bains. Le soir, nos deux corps dorment, chacun dans son lit. Je n'ai pas à inventer de migraines, tu sais que je ne veux plus, tu ne me le demandes plus. Nos corps font leur deuil l'un de l'autre. Chacun à son rythme.

La nuit, j'écoute ta respiration. Parfois, tu gémis. Le matin, tu souris, comme si tout allait bien. Nous marchons sous les chênes centenaires, puis nous prenons le tramway pour visiter la ville. L'après-midi, nous nous rendons à pied au zoo. Nous regardons l'alligator albinos, sans le moindre étonnement.

Rien ne peut plus nous étonner.

Nous ne faisons pas la sieste. Nous préférons la chaleur des rues du Quartier Français à la solitude de nos lits, les orchestres de jazz dans les bars déserts. J'ai le sentiment que les musiciens n'attendent que nous. Nous entrons, commandons une bière. L'orchestre joue pour nous. Rien d'autre n'existe que le son des instruments.

Dans les bayous, les alligators nous regardent. Ils ont tout compris. Si toi et moi plongeons, ils nous offriraient leur dos et nous proposeraient de nous transporter où nous voulons.

Pourvu que nous ayons moins mal.

Même le vaudou ne peut rien pour nous. La vieille femme noire, Bourbon Street, s'en aperçoit tout de suite. À peine franchissons-nous le seuil de son magasin qu'elle nous chasse de la main. Mon corps refuse de faire marche arrière. Son regard s'accroche au mien. Elle murmure des paroles incompréhensibles. Pousse de petits cris avant d'aller se réfugier dans son arrière-boutique.

Sur le trottoir, il fait chaud. Tu allumes une cigarette et ta main m'entraîne vers un restaurant.

Demain, nous traverserons l'Atlantique en sens inverse. Cette fois-ci, nous n'aurons pas fait l'amour à la Nouvelle-Orléans. De l'autre côté de l'océan, nos corps se sépareront pour toujours.

J'embarquerai dans le premier avion qui voudra de moi.

Rome

Les cauchemars sont terribles. Draps blancs et corps en sueur. Je me débats. L'infirmier me rend visite de temps en temps. Témoin silencieux, il attend que mes cris se calment.

La musique du passé envahit la chambre. Rebondit contre les murs blancs. Vagues de haine, écume des mots prononcés autrefois. Gifles du vent. Les éléments se déchaînent dans la chambre. Le corps lutte. La bouche se ferme quelques instants, puis s'ouvre à nouveau.

Hurlement du désert.

Le cri de la naissance envahit Rome. Quand il s'éteint, la ville grelotte sous son manteau de givre. L'eau de la Fontaine de Trévi est gelée. Les oiseaux interloqués crient leur étonnement. Le vent du désert est devenu glacial.

Dix ans, je vogue à la dérive sur le sable immaculé du désert algérien. Mes cris muets rebondissent sur le sable blanc. Aucun écho ne me répond. Les yeux bleus de la mère butent contre moi avant de se perdre au loin.

Trente ans, envie irrésistible et terrible de m'asseoir, là, au milieu de la foule montréalaise. Le corps se laisse tomber. Le regard se

ferme pour échapper au vertige de la vie. J'attends de mourir. Couchée sur le trottoir sale. Des voix m'entourent. Une main interroge mon corps. Je vis. Combien de fois encore devrai-je espérer mourir?

L'ambulance approche. J'ouvre les yeux, au ras du trottoir. Assis à quelques pas de moi, un clochard à la barbe jaunie me fait un clin d'œil. Je le remercie d'un clignement de paupière. Je n'ai plus besoin de l'ambulance.

L'infirmier glisse sans bruit dans la chambre. Ferme le store. Prépare les deux pilules. Tout à l'heure, il m'encouragera patiemment à fermer la bouche. Il me dira de prendre mon temps. Il répétera plusieurs fois, comme tous les matins, que nous avons la vie devant nous.

Mon corps tendu lâche prise. Un instant, la couverture est douce et chaude. Dehors, le ciel romain veille. En attendant le retour des hurlements du passé.

Montréal

L'insoutenable de la situation me fait rire aux éclats.

L'épuisement de la chaleur l'été; la morsure de la glace l'hiver. Les roses, la piscine, le jardin. La voiture devant la porte. Tout est si propre. Façade de carton-pâte qu'une larme a suffi à détruire.

Je me ressers un verre de vin. Tu regardes ton assiette, ta bouteille de coca-cola près de toi. Nos regards ne se croisent plus. Nos mains ne se cherchent plus. Depuis longtemps.

Tout est si raisonnable. Des mots, des phrases, longs monologues que mes oreilles n'entendent pas. Même les mots de haine sont morts.

L'insoutenable occupe toutes les pièces de la maison. Meuble chaque seconde de la journée. Ronge chacun de mes gestes et habite les mots que je ne prononce pas. Il habite aussi mes pensées.

Cette nuit, je dors. Ton corps a envie de moi. Telle une vague impétueuse tu me prends. Dans mon sommeil, je dis oui. Ventre offert. Tu descends jusqu'à mon sexe avec une fougue inhabituelle. Tes mains cherchent l'insondable.

Ce que mes mots ne te disent pas.

Tu remontes jusqu'à mes lèvres. Tu t'y accroches pendant que ton sexe m'envahit.

Le lendemain, nous faisons comme si cela n'était pas arrivé.

Salses

Des valises attendent dans l'entrée. Je parcours la maison. Seule la tramontane m'accompagne. L'immense chambre à coucher déserte. Papiers peints aux teintes pastel. Souvenir de la lumière du soleil couchant, des matins, blottie dans tes bras.

Par la fenêtre, les vignes, à perte de vue. Le long du chemin de terre, les lapins assis en rangs s'interrogent. Attirés par le remue-ménage inhabituel.

Cinq ans de valises. Une larme m'échappe et tombe lourdement sur le carrelage. La tramontane ébouriffe tendrement mes cheveux. Je sors de la chambre sans fermer la porte, bute contre un sac de voyage. Envie irrésistible de réduire à néant ce bagage ventru. Quelle semaine, quel moment de notre vie commune renferme-t-il?

Le jour où, fou de joie, tu es revenu d'un de tes voyages avec le sari dont je rêvais? Ce soir-là, nous avons ri en nous débattant avec les mètres d'étoffe. J'ai mangé assise au bout de la longue table monastère : j'étais ta princesse indienne. Plus tard, tu as défait l'étoffe somptueuse et douce, tu l'as pliée soigneusement sur le lit. Statue blanche au milieu de la chambre éclairée par la lune, j'attendais.

Tu m'as déposée délicatement sur le lit. Tes caresses se sont jointes à celle de la soie. De statue je suis devenue chair vive. L'odeur de nos sexes emplissait la chambre et s'échappait par la fenêtre ouverte.

Le sari est dans une valise. Je ne sais plus laquelle. Aucune importance. Peut-être est-il dans le sac qui me barre la route. À mes pieds, la larme écrasée sur le sol s'est transformée en océan infranchissable. Les murs me chuchotent de rester... Encore un peu.

Un avion m'attend. Cinq ans à transporter. *Excédent de bagage*, me dira la jeune employée au parfum fleuri. Elles ont toutes des parfums fleuris. Des sourires remplis de bonheur.

Sur le pas de la porte, le parfum de la campagne m'enveloppe. La tramontane fait une pirouette, emportant avec elle un morceau de photo soigneusement déchirée. J'ai le temps d'apercevoir ton sourire, qu'elle veut me cacher.

À ton retour, tu retrouveras une maison désertée par le bonheur.

Rome

Le médecin parle. Sa chemise bleue éclaire la pièce. Je regarde ses lèvres prononcer des mots que mes oreilles ne captent pas.

Ce matin, j'ai avalé les deux pilules que me tendait l'infirmier, toute seule. Ma bouche est bien fermée.

Guérie.

Mon cerveau s'empare de ce mot. Jongle avec lui quelques instants. Le lâche. Le reprend et le retourne dans tous les sens. Il ne sait trop qu'en faire.

Guérie. Bientôt. Le médecin au crâne chauve sourit. J'ai donc été malade. Mon pied joue avec un rayon de soleil sur le tapis rouge.

L'Iran. Le grand salon aux murs blancs. Les tapis somptueux, achetés en bas de la ville. La piscine, le jardin parfumé. La domestique dépose mon assiette sur la table. La maison est silencieuse, le père fait la sieste.

Le silence obligatoire plane partout. Bouche ouverte, j'attends les grains de riz qui me nourriront. Les canetons de Hong Kong me narguent de leurs petits yeux noirs. Les crabes blancs de la plage de Negombo me dévisagent, moqueurs. La terre entière ricane.

Hémorragie par le haut par le bas. Le père détourne la tête. *Si elle meurt, ce n'est pas grave.* La mère, ventre à peine vide de ma présence, regarde le plafond. Elle ignore obstinément le berceau.

La nappe blanche immaculée me fascine. Le beau-père sourit et verse du vin dans les verres. La mère rit pour ne pas parler. Le sirocco dévore la maison. Sous la table, mes cuisses frissonnent de la présence laissée par le beau-père.

Maison désertée, beau-père collé contre mon corps. Doigts enfoncés dans mon sexe. Il murmure les paroles obscènes qui pénètrent une à une en moi. Sa voix froide et appliquée résonne dans mon cerveau. *Tout mon temps pour entrer en toi. Tout mon temps pour y mettre mon sexe.*

La nappe blanche s'est transformée en couche de givre. Mes doigts glissent et ne trouvent rien à quoi s'attacher. Chute inévitable. Le sirocco crache des flammes de glace.

Sourires figés, corps pétrifiés. Le temps s'arrête. Gestes suspendus autour de la table.

Bouche ouverte, je regarde autour de moi. Personne n'entend le cri accroché à mes lèvres, il se perd dans le ciel bleu glacé. Les chacals effrayés se terrent sous la glace.

Guérie. Bientôt. Ai-je bien entendu?

Paris

C'est une Ferrari, ce mec.

J'éclate de rire. Tu lèves les yeux. La table carrée du restaurant nous sépare. Je ris. Des têtes se tournent, des regards me dévisagent. Une vieille dame me sourit. Ses yeux malicieux ont tout compris. Le serveur s'approche, révérencieux, un soupçon réprobateur.

Tu le rassures. *Tout va bien*. Et moi je continue à rire. Ton pied s'impatiente sous la table. Tu me tends ton verre d'eau. Joues avec ta serviette blanche, immaculée.

Une Ferrari. En panne dans ce restaurant. Tu n'as rien compris. Moi non plus. Tu vas me parler de ta femme, me dire qu'elle ne rit pas si fort en public.

Cette fois, je te dirai de te dépêcher d'aller la retrouver. Parce que moi, je suis une bicyclette.

Non, tu n'as pas compris. Je me fous de tout. La nappe blanche, l'argenterie et ta chemise bleue, irréprochable. Les sièges en cuir fauve de ta voiture. Je n'ai rien à faire du Champagne dont tu m'abreuves en attendant de me prendre à l'hôtel.

Je suis une bicyclette.

Une bicyclette, ça ne fait pas l'amour au Crillon, mais au pied d'un arbre. Les matins d'été, en forêt. Ça dévore des tartines de confiture à deux mains sur une table de cuisine. Et non du caviar sur une nappe blanche.

Je ris devant tes efforts pour te contenir. Je ne suis pas celle que tu voudrais. Ma robe noire, mes dessous de chez Christian Dior... Seul mon parfum est vrai. Je l'utilisais déjà avant de te connaître. Ça tu l'as compris. Mes placards débordent des litres de Rive Gauche que tu m'as offerts.

Une bicyclette, ça ne fonce pas. Ça se balade.

Tu cherches dans ta poche. Quoi donc? Ton cellulaire, ton alliance que tu as soigneusement enlevée. Bizarre, cette manie. À chacun de nos rendez-vous, tu glisses ton alliance dans ta poche. Une fois, je l'ai retrouvée sous mon lit. La fois suivante, je l'ai déposée dans la poche de ton costume de chez Armani. Avec un Caramba.

Tu ne t'en es même pas aperçu.

Après l'amour, tu files sous la douche. Aucune odeur de sexe ne résistera à tes efforts. Moi, je te regarde. Je ris. Je sais que ta femme sait.

Elle connaît sa Ferrari. Tu la trompes et tu files vite à la maison. Pour repartir le lendemain. Tu te laves et rejoins le lit conjugal auréolé d'une odeur de savonnette d'hôtel de luxe. Elle peut compter tes infidélités aux différents parfums de savonnette qui t'habillent.

Elle te laisse faire. Moi, je me moque de te partager. J'aime l'odeur de l'amour, le goût salé de la chair après l'effort de l'orgasme, la sensation chaude du sperme qui coule le long de mes cuisses. Et les contractions involontaires de mon ventre affamé.

Souvent, après ton départ, je reste allongée. Aux aguets. Parfois, le désir me fait gémir. J'entre mes doigts dans mon sexe et refais, seule, les gestes de l'amour.

Hurllements dans l'immensité glacée. Sexes imposés. Debout près du lit, le frère enfonce son membre dur dans ma bouche. Tortures de l'enfance maudite. Il force l'ouverture, pousse avec ses reins. J'étouffe. Sa main dure emprisonne ma nuque. Je voudrais mordre. L'étau qui m'enserme m'en empêche. Refus obstiné d'avaler la semence laissée au fond de ma gorge. Bouche ouverte, je regarde le frère remettre son pantalon. Un filet de sperme coule sur mon menton.

Apprendre à fermer la bouche. Avaler.

Ton bras me guide hors du restaurant. Sur le trottoir, tes yeux tendres m'observent. C'est vrai que tu es beau. Plutôt gentil. *Très attentionné*, disent les amies qui nous ont vus ensemble.

Domage.

Je tends la main pour reprendre mes clés. Celles que tu m'as confisquées le jour où j'ai voulu te quitter. Tu croyais que j'étais jalouse, de ta femme et des autres.

Tu ne peux pas savoir que je pourrais partager tous les hommes avec toutes les femmes de la Terre.

Seule ma mémoire est à moi.

Tu es passé. Mes dessous de chez Christian Dior aussi. Mais Rive Gauche continuera de m'accompagner. Tes yeux dorés le savent. Tu déposes délicatement mes clés dans la paume de ma main. Me tournes le dos et démarres en trombe.

Rome

Ma valise m'attend sur le lit. *Guérie*, a dit le médecin. Étonnement. La lumière douce et chaude de la pièce m'enveloppe.

Guérie... de quoi? De l'enfance.

Les yeux bleu glacials de la mère envahissent la pièce. Étouffement. Le cordon de chair et de sang emprisonne mon cou. Hémorragie. *Si elle meurt, ce n'est pas grave*. Phrase de ma naissance.

Tempes battantes. Les souvenirs remontent dans ma gorge. Bouche fermée. J'avale ma salive. Les chuchotements du passé libérés me parlent une dernière fois. Notes de musique colorées, ils exécutent une dernière danse.

À des milliers de kilomètres, la mère regarde le fils aîné à la télévision. Elle admire l'harmonie des chaussettes et du costume. Sept enfants. Celui-ci est célèbre. Elle a oublié les promenades au bord du désert, ma main silencieuse dans la sienne. Ses yeux aveugles ne voient que l'ourlet impeccable du pantalon. Elle se contente de regarder, sans écouter. Son terrible sourire aux lèvres. L'infirmier vient de passer devant la porte de chambre entrouverte. Il emporte avec lui les odeurs d'éther et de cauchemars.

Orbigny

Ma tartine beurrée dans le bol de chocolat brûlant me fascine. Dehors, les abeilles guettent la goutte de chocolat qui s'échappera sur la toile cirée.

Du bol à la bouche et de la bouche au bol. Va-et-vient incessant.

La grand-mère a disparu au coin de la maison. Elle descend la grand-rue. L'épicerie, la boucherie et la boulangerie. Trajet quotidien immuable. Les repas d'été sont sa religion. Sa façon à elle de dire qu'elle nous aime.

Tartes aux pommes, lapin à la moutarde, rillettes, brioches et chocolat fondant enchantent les repas familiaux. Contraste étrange avec la solitude des plats consommés toute seule. Sur la grande table de la salle à manger, dans la maison de Téhéran.

La porte de la chambre du fond soigneusement fermée résonne, silencieuse. Mes yeux délaissent un instant la surface de la toile cirée. Se posent sur la porte de bois peint. Surface huilée et inquiétante. Besoin impérieux de me lever. D'aller voir l'origine des soupirs qui ont envahi la maison des vacances. De toucher le mystère déjà devenu certitude. D'y mettre des mots. Mes mains appuient doucement sur la poignée. Mes yeux aveugles devinent.

Mon ventre sait déjà. Instinctivement, mon sexe se ferme. Protection inutile contre ce qui est déjà accompli.

Le grand lit aux montants de bois s'ébroue. Le double cri de plaisir envahit mon cerveau. Mes narines reconnaissent l'odeur du sperme. Entre les cuisses de la sœur, le frère s'agite, une dernière fois. Le visage de la sœur est lisse et détendu : ravissement du plaisir reçu quelques instants auparavant.

Image insoutenable, enregistrée au fond de ma mémoire. Ma raison ne comprend plus. Passé, présent et futur sont désormais intimement liés. Jours, années... mots devenus vides de sens. Seule l'absence compte.

L'absence ressentie dès l'instant où le père a déversé sa semence dans le ventre de la mère. Seule présence du vide, devenue cocon étouffant. *Si elle meurt, ce n'est pas grave.* Le corps lutte pendant que le cerveau se contente d'enregistrer. Incapable de comprendre.

La sœur, vingt ans, couche avec le frère. Puis pleine et repue, elle dort.

Rome

Tout a été consommé.

Un instant de panique devant la valise posée sur le lit. La couverture douce et chaude. Dans ma poche, l'ordonnance pour les pilules roses et blanches me rassure. Froissement familier du papier. Le verre vide sur la commode bleu pâle.

Bouche fermée, je regarde la porte ouverte. J'hésite. Une fraction de seconde, j'ouvre la bouche. Les pilules ont été avalées ce matin. Ma bouche se referme naturellement. Lèvres légèrement pâles. Guérie et vierge.

Il faudra que j'apprenne l'amour.

UNE EXPÉRIENCE DE L'AILLEURS

PARTIE I

QUELQUE CHOSE À ÉCRIRE

« *Je n'écris pas mes livres, mes livres s'écrivent à travers moi.* »

Serge Doubrovsky¹

Cette phrase de Doubrovsky m'a toujours interpellée, car mon roman, je le portais en moi sans le savoir. Je sentais confusément que quelque chose était inscrit en moi. Mais j'étais loin d'imaginer le travail que j'allais devoir entreprendre et qui me mobiliserait tout entière.

¹ Serge Doubrovsky, à l'occasion de la parution de *Laissé pour conte*, en janvier 1999, entrevue avec Alex Hughes, University of Birmingham, Department of French Studies. Site Web : <http://www.french.bham.ac.uk/research/sergedou/index.asp>

Quand j'y réfléchis, il m'est impossible de retracer l'instant précis où *Chuchotements* s'est imposé. J'ai débuté en recherche avant de passer en création. À l'époque, je me questionnais sur l'identité féminine, plus précisément sur la construction de celle-ci à partir de la mémoire. Ce travail à partir de la théorie m'a permis de prendre conscience que j'avais « quelque chose » à écrire.

Mais ce roman ne m'est pas venu d'emblée, il est le résultat d'une démarche personnelle, d'un investissement. J'avais déjà écrit des poèmes et des nouvelles. Plusieurs avaient été publiés. J'avais écrit des scénarios de films de fiction. Je connaissais aussi l'écriture par le biais de la traduction, que j'exerçais depuis des années. Quant à la lecture, elle m'avait permis d'intégrer les mots des autres et d'acquérir une maîtrise de l'écriture. Forte de toutes ces connaissances, j'avais gagné ma liberté. Du moins, je le croyais... Mais j'ignorais que je ne pratiquais pas encore une écriture qui m'était propre.

Chuchotements allait devenir mon maître. Deux années durant, je suis restée son esclave. Chaque matin, je me levais pour le rejoindre. La page ou le fragment abandonné la veille exigeait ma présence. Je portais en moi un *alien*. Il m'était impossible de l'ignorer. Je sentais l'immense chaos qui allait me plonger dans un monde inconnu. Tout y était en friche et j'en étais la seule exploratrice. J'aurais pu hurler au secours; dans ce monde parallèle, personne ne m'aurait entendue. Personne n'allait m'entendre jusqu'à ce que les cent vingt-cinq pages de *Chuchotements* s'empilent sur mon bureau.

C'est au moment précis où j'ai pris conscience de la monstruosité qui me dévorait que l'écriture est devenue inéluctable. L'écriture me consumait, mais je ne savais pas encore que j'écrirais *Chuchotements* : j'aurais pu écrire tout autre chose. Il me fallait passer de l'intention à l'acte. J'allais devoir retourner au pulsionnel. Me brûler à la matière vive des souvenirs. Une roche dure et incandescente ne demandait qu'à me livrer ses secrets. Un appel surgi du plus loin de moi-même allait me contraindre à révéler ce qui était inscrit dans les fibres de mon être.

Dans *La vie matérielle*, Marguerite Duras parle du bloc noir. Un bloc qui exige d'être déchiffré : le créateur doit « lire déjà avant l'écriture ce qui est encore illisible pour les autres² ». Le premier geste concret de l'écrivain, bien avant d'aligner les mots d'une main hésitante, consisterait à prendre conscience de l'existence de ce bloc noir puis d'essayer de le briser, de le travailler pour lui donner une forme. Mais l'écrivain devra réunir toute sa volonté et toutes ses forces. Faire appel à mille astuces pour saisir à mains nues cette matière dure.

L'écriture sait être enjôleuse pour mieux nous rendre son esclave. Elle est traîtresse, car elle peut donner une impression de facilité. Certains jours, les mots se suivent et s'ordonnent d'eux-mêmes. Mais malgré cette apparente aisance, l'écrivain paie de sa personne. Les mots inscrits sont des particules vivantes de lui-même. Des morceaux arrachés qui existeront hors de lui, pour les autres et par les autres.

Une fois l'œuvre accomplie, le lecteur se nourrit de cette matière pendant que l'écrivain essaie de reprendre ses forces. Mais ce dernier n'est pas au bout de son chemin : l'écriture le guette. Il

² Marguerite Duras, *La vie matérielle*, Paris, P.O .L., 1987, p. 30.

rêve d'un autre livre. Il devra reprendre son processus depuis le début et repasser par toutes les étapes. L'écriture ne peut être qu'un éternel recommencement pour celui qui la pratique.

Ce roman terminé, je me repose toutes les questions inhérentes au processus créateur.

Quand on écrit, on est mû par une force intérieure, une tension créatrice qui nous pousse à dépasser le stade de l'intention et à entreprendre un projet. Mais les difficultés sont nombreuses et on doit passer par différentes étapes. On oscille continuellement entre notre désir de créer et de tout abandonner. On est déchiré entre la peur de l'inconnu qui nous habite et la matière qui demande à exister sous la forme concrète d'un livre. Une fois passé l'élan premier de l'impulsion créatrice, ou ce que Didier Anzieu appelle « le saisissement créateur », on est confronté au doute.

Doit-on écouter cet appel, accepter le défi de la création? Est-on capable de mener notre projet à terme en dépit des obstacles qui se dressent devant nous? Que doit-on retenir de la matière qui vient à nous? Quelle forme donner à notre œuvre? Quelle posture adopter? On n'est sûr que d'une chose : c'est qu'on doit combler une absence du texte à venir ou en devenir. Autrement dit, le

matériau brut existe, mais on doit lui donner forme. On ressent la nécessité d'une réalisation concrète.

Maintes fois, on trébuchera. Découragé, on sera tenté de capituler, mais la pulsion créatrice sera la plus forte. On passera par des phases successives d'euphorie, de doute et de remise en cause qui nous mèneront, petit à petit, à l'aboutissement de notre démarche : révéler ce qui n'est pas encore visible pour les autres, ce qui n'est visible que pour soi, comme l'explique Marguerite Duras dans « Le bloc noir » :

[C] e serait lire déjà avant l'écriture ce qui est encore illisible pour les autres. [...] Ce serait lire sa propre écriture, ce premier état de votre écrit encore indéchiffrable pour les autres³.

Des pulsions contradictoires viennent nous animer. Le découragement suit l'exaltation. On sent que quelque chose se passe en nous. Quelque chose d'inconnu et d'effrayant qui relève du pulsionnel. Le doute et la volonté s'entrechoquent, rendant le dilemme de créer ou non encore plus terrible, plus déchirant. On devra s'armer pour faire face à cet état de fait, car la vague de fond

³ *Ibid.* p. 30.

qui nous emporte est souvent plus puissante que tout ce qui nous entoure, plus forte que nous...

Tout cela, je l'avais lu dans la théorie littéraire, mais je ne l'ai compris véritablement qu'en écrivant *Chuchotements*.

Quand, au petit matin, je me retrouvais avec ma tasse de café, je me demandais ce que j'allais pouvoir dire à *Chuchotements*. Je me questionnais sur l'utilité d'écrire ce que je ressentais confusément. Qu'avais-je de si important à communiquer qui n'avait pas déjà été écrit mille fois? N'étais-je pas victime de ma vanité? Comment pouvais-je penser, ne serait-ce une seconde, intéresser un lecteur!

Ce face-à-face avec moi-même allait se transformer, au fil des matins, en un dialogue avec *Chuchotements*. L'auteure parlait à l'œuvre, qui lui répondait. Délire verbal, éclats de rire, coups de gueule et silences lourds de présence s'enchaînaient au rythme des mots sur la page. Certains matins, ces coups de gueule aboutissaient à deux pages et d'autres fois à rien du tout.

Après avoir surmonté mes premiers doutes, j'ai pu commencer à réfléchir sur la direction que je souhaitais suivre. Cette réflexion

m'a amenée à déterminer comment j'allais passer de la matière en moi à quelque chose d'organisé, de lisible pour les autres. En d'autres mots, à un objet esthétique.

Ce que vous écrivez n'est que « le déchiffrement de ce qui est déjà là et qui a déjà été fait par vous dans le sommeil de votre vie, dans son ressassement organique, à votre insu ⁴», dit Duras.

Je suis seule pour affronter cet inconnu qui gronde en moi et exige impérieusement de prendre forme. Je suis l'intermédiaire entre ce qui existe déjà et le texte en attente d'existence. La création ouvre la porte au refoulé, à tout ce qui anime l'individu sans qu'il le sache. Elle libère la mémoire du corps – le pulsionnel inscrit dans les méandres du corps et qui devra en venir aux mots.

⁴ *Ibid.* p. 30.

Tout a déjà été dit, mais cela n'a jamais été dit avec ces mots-là. Je n'invente rien : le défi est de le rendre avec des mots personnels.

Dans ce voyage de l'écriture qui me conduisait vers moi-même, j'ai voulu mettre mes souvenirs, mes doutes et mes rêves. Au fil des années, j'ai tissé la trame de *Chuchotements*. Un travail invisible, souterrain s'est fait en moi, malgré moi. J'emmagasinais la matière de mon livre. Un moment, réel ou rêvé, une parole que j'avais entendue, un souffle de vent dans mes cheveux. Sans que je le sache, mon corps inscrivait dans sa mémoire les caresses adressées à une autre femme rencontrée dans la réalité ou dans mes lectures. Je les attribuais ensuite au personnage de mon roman. Ma vie devenait un creuset. J'étais un réceptacle où les paroles des autres venaient se perdre pour résonner indéfiniment. Mes petits soucis n'avaient plus d'importance. J'étais l'écho de la vie. J'étais transportée ailleurs, dans une autre dimension, hors du temps et de ma propre existence. Je voyais tout. J'entendais tout. Je devenais omnisciente.

Ce voyage vers soi passe par l'autre. On transpose le matériel qui nous appartient pour inventer des personnages.

J'ai voulu créer des femmes à l'histoire trop courte. Des femmes dont la vie en boucle ne fait que se répéter indéfiniment. J'ai voulu prendre leurs rêves, me glisser dans leurs silences, lire sur leurs lèvres.

L'écrivain s'alimente à son ombre interne, mais aussi à la vie courante. Il va chercher chez les autres, consciemment et inconsciemment, ce qui le rejoint. Il ne peut se contenter de puiser dans sa propre vie. Il part de lui, mais il cherche à communiquer avec les autres et avec le monde afin de sortir de son enfermement. Car la vie courante lui sert de support, elle l'ancre dans la réalité. Elle lui permet de sortir de son univers intérieur, de son univers fantasmatique, de retourner dans un univers moins effrayant puisqu'il est commun à tous. Ce passage du dedans au dehors se fait de façon à la fois consciente et inconsciente. Il transforme l'écrivain en équilibriste qui marche à la frontière de deux mondes.

La peur provoque souvent la tentation de tout abandonner. On ne le dira jamais assez : une fois entamé, le processus créateur ne

mènera pas sans heurts à l'œuvre achevée. Le créateur passe par différents états, de la facilité d'écrire à la paralysie.

Le saisissement créateur peut survenir à l'occasion d'une crise personnelle (un deuil à faire, un engagement important à prendre pour toute l'existence, une maladie grave, une liberté reçue ou conquise qui élargit le champ des possibles, la crise d'entrée dans la jeunesse, la maturité ou la vieillesse. [...] Cette crise peut survenir comme aboutissement d'un intense travail préparatoire (l'incubation)...⁵

Après l'état de crise, l'écrivain doit accepter le saisissement, alors que survient ce que Didier Anzieu appelle « une dissociation ou une régression du Moi, partielles, brusques et profondes⁶ ». En acceptant cette exigence d'écrire, j'accepte ce retour en arrière, vers quelque chose qui est quelque part en moi. Ce matériel prend ses racines dans la mémoire du corps pour ne remonter que lorsque je me sentirai prête à y faire face. En attendant, je l'oublie. Je pense, comme Didier Anzieu, que l'œuvre n'est autre chose qu'une tentative de restitution d'un morceau de réalité dénié ou oublié.

⁵ Didier Anzieu, *Le corps de l'œuvre*, Paris, Gallimard, 1981, p. 95.

⁶ *Ibid.* p. 93.

L'état de crise à l'origine de *Chuchotements* a été brutal, violent. Les années de traduction me pesaient. Il fallait que je me libère des mots des autres pour enfin pouvoir parvenir aux miens. Quelque chose en moi demandait à prendre la parole. Une revendication muette et douloureuse, qui sourdait du fond de mon être. C'était une question de survie. Mais cette pulsion n'était qu'une étincelle qui, si je n'y prenais garde, s'éteindrait aussi brusquement qu'elle était apparue.

Ce n'est pas un hasard si le titre *Chuchotements* m'est venu pour mon roman. En écrivant, j'ouvrais un espace permettant à tout ce que j'avais réprimé de remonter à la surface. Mes mains grattaient la pourriture, taillaient à même la chair vive pour extraire une pierre noire et gluante. Des voix silencieuses allaient s'en échapper, je n'avais qu'à les écouter attentivement. Pour la première fois, je m'arrêtais et je tendais l'oreille. Il me fallait travailler dans ce lieu intermédiaire entre l'inconscient et le conscient, à la frontière contre laquelle vient frapper le refoulé. Je portais en moi la matière vive du livre qui m'habitait.

Didier Anzieu appelle cette deuxième phase « la prise de conscience d'un représentant psychique inconscient⁷ ». L'écrivain libère alors une pulsion jugée dangereuse par le moi. C'est probablement le moment décisif de la création : l'étape cruciale pendant laquelle une levée de la censure s'effectue et permet un premier passage à la réalisation de l'œuvre.

Une fois le matériel pulsionnel revenu à la conscience, l'écrivain doit le trier, l'organiser pour obtenir une structure : c'est la troisième phase. Anzieu parle « d'instituer un code et lui faire prendre corps⁸ ». Trouver la logique qui permettra au créateur de donner forme à l'œuvre, de la rendre vivante.

Avec *Chuchotements*, je me trouvais devant un matériel éclaté – souvenirs de voyages, de pays et de visages, bribes de témoignage -, qui était tributaire d'une lourde charge affective. Les émois sexuels, érotiques, traumatiques, la récurrence de la fuite et de l'impossible abandon à l'amour se trouvaient en vrac devant moi. Il me restait à trouver ce qui les reliait les uns aux autres, à déchiffrer leur signification commune pour créer une chaîne qui me conduirait à une œuvre. Il me fallait ramasser les paroles éparpillées, les souvenirs dépareillés et les témoignages parfois décousus pour les tisser. Je devais tailler la matière brute, lui donner vie et créer une structure pour écrire mon roman.

⁷ *Ibid.* p. 107.

⁸ *Ibid.* p. 116.

La construction est ce qui m'a fait le plus problème. Plusieurs femmes, réelles ou imaginaires, ont inspiré *Chuchotements*. De nationalité, de condition sociale et d'âge différents, elles avaient en commun une déchirure identitaire, la solitude et la quête de cet amour idéal qu'on leur avait refusé ou qu'elles refusaient. À la recherche d'un bonheur impossible, elles s'étaient brûlées à la vie. Il m'incombait de leur permettre de s'exprimer. De leur redonner un corps.

Guidée par l'intuition, ou l'instinct dont parle Marguerite Duras, j'ai procédé par tâtonnement, car la lecture et la théorie ne m'avaient pas donné de recette. Elles sont des bases solides mais, bien sûr, tout le travail de création revient à l'écrivain, toujours. Le texte narratif s'est imposé, de même que le ton, celui de la confiance, d'où le titre *Chuchotements*.

L'écriture fragmentaire a pris forme peu à peu. J'ai commencé à écrire *Chuchotements* comme on écrit des nouvelles. Chemin faisant, les morceaux du casse-tête se sont mis en place. J'étais la voix de toutes ces femmes, d'où l'écriture au Je. Au fur et à mesure que j'avais avancé, j'ai constaté une cohérence. Les nouvelles s'enchaînaient et menaient à une même histoire. Au bout d'un moment, je me suis rendu compte que c'était un roman. De

plusieurs femmes, j'avais fait une seule femme, qui m'avait chargée de raconter sa vie.

La jeune femme de Paris était la même que celle de Rio de Janeiro. J'allais la retrouver quelques années plus tard au Sri Lanka. Petite fille, jeune femme, mère de famille, femme d'âge mûr, c'était toujours la même femme qui, chaque matin, me dévoilait ses souvenirs, s'ouvrait à moi. Il lui arrivait de faire volte-face, au moment où je m'y attendais le moins. De reprendre sa parole de la veille pour me livrer une autre facette de son histoire. Je devais débrouiller les situations les plus complexes, comprendre ses intrigues, déchiffrer entre les mots qu'elle me lançait pêle-mêle.

Cette matière grouillante envahissait mes petits matins, parfois jusqu'à la nausée. Dans cette guerre quotidienne se produisaient des moments d'accalmie et de pur émerveillement. Sans eux, j'aurais capitulé bien avant de terminer *Chuchotements*. Ils étaient le repos du guerrier. Jusqu'au lendemain.

PARTIE II

LE VOYAGE INTÉRIEUR

Deux ans de tête à tête avec *Chuchotements* ont abouti à un roman, qu'il ne me restait plus qu'à « laisser aller ». J'allais devoir déclarer mon roman terminé et le faire lire à d'autres. Couper le cordon ombilical. Cela supposait que j'acceptais d'affronter les critiques et les jugements. Une fois de plus, j'allais devoir être forte. Passer de l'anonymat au domaine public exige du courage et de l'assurance. Deux ans de ma vie allaient être jugés en quelques heures ou quelques jours. Ma seule lectrice avait été ma directrice de mémoire.

Les cent vingt-cinq pages soigneusement numérotées et empilées sur mon bureau étaient tout ce qui subsistait de ces deux années. J'étais aux prises avec des sentiments mêlés. Les pages me semblaient bien dérisoires et je m'inquiétais de l'intérêt qu'elles pourraient éveiller chez les autres. Peur des critiques mais surtout de ne pas être comprise ou plutôt d'être mal comprise. Les mots alignés matin après matin avaient leur musique. Le lecteur allait-il en saisir les nuances? Sentirait-il le frémissement qui se cache derrière la phrase?

L'angoisse de créer allait donner place à l'angoisse d'une solitude toute nouvelle : celle du créateur qui se retrouve les mains vides une fois l'œuvre achevée. À quoi allais-je occuper cette bulle quotidienne de deux heures que je consacrais à l'écriture de *Chuchotements*? Deux heures pendant lesquelles je vivais avec d'autres femmes, j'entendais d'autres voix devenues familières. Une marge hors du temps et de moi. Chaussée de mes bottes de sept lieues, je parcourais le monde et le temps à ma guise. J'étais à la dimension de l'univers et de la vie. Je me retrouvais avec la même angoisse qu'avant d'écrire *Chuchotements*. On n'apprend pas d'un livre à l'autre, l'écriture est toujours un recommencement. J'étais retournée au point de départ, sachant bien que mon prochain roman exigerait le même parcours.

Je m'étais approprié le récit de ces femmes, leurs voix que j'avais transformées en une seule voix. J'avais fouillé toujours plus profondément pour extraire le récit qu'elles portaient. Je m'étais abreuvée à leur histoire. Je leur avais demandé de me sacrifier leur vie pour que je puisse vivre en tant qu'écrivaine. Elles pouvaient me supplier, hurler d'arrêter, la pitié n'avait plus de sens pour moi. Le temps aidant, je suis devenue ces femmes. Je m'étais transformée en monstre. Seul le ricanement de la page vide

m'effrayait. Les muscles bandés, j'ouvrais la route à coups de sabre et ne laissais que des cendres sur mon passage. La tyrannie de l'écriture me guidait.

En écrivant, je rappelais à la vie mon propre récit. Tous les mots que j'avais imaginé écrire un jour remontaient à la surface. Je devais raconter mon histoire pour survivre. L'exorcisme devait passer par chaque cellule de mon corps, mais aussi par ma conscience. J'étais le maître d'œuvre. Il fallait que je me libère de tout ce qui m'habitait pour pouvoir être libre. Accepter mes pulsions les plus basses comme les plus belles en leur accordant la même place et en leur reconnaissant la même valeur.

Dans *L'espace du dedans*, Henri Michaux cherche à arriver aux confins de l'indicible. Il n'hésite pas à engager son corps dans ce voyage vers des lieux interdits et effrayants. Poète de l'expérience, il poursuit une série d'expérimentations avec les drogues. Cinq ans durant, il use de divers hallucinogènes pour explorer les différents aspects de sa personnalité et étudier le fonctionnement de la « vie intérieure ». Ce qui le conduira aux confins les plus reculés de l'indicible et lui permettra d'explorer ces « espaces du dedans »

dont tout écrivain devine confusément la présence. Espaces à la fois fascinants et terrifiants. Les drogues lui permettent de donner libre cours à son imagination et à ses fantasmes :

J'étais un fœtus. Ma mère me réveillait quand il lui arrivait de penser à Monsieur de Riez. En même temps, parfois se trouvaient éveillés d'autres fœtus, soit de mères battues ou qui buvaient de l'alcool ou occupées au confessionnal. Nous étions ainsi, un soir, soixante-dix fœtus qui causions de ventre à ventre, je ne sais pas trop par quel mode et à distance. Plus tard, nous ne nous sommes jamais retrouvés⁹.

Pendant que j'écrivais *Chuchotements*, je suis paradoxalement redevenue un fœtus semblable à celui dont parle Henri Michaux. L'écriture me faisait retourner dans un espace et un temps reculés où la communication se fait en dehors des mots. Fœtus informe, à la fois monstrueux et porteur d'espoir, je baignais dans les zones troubles enfouies au fond de moi. Je devais renaître à la vie. Et cette renaissance ne se ferait que par la création. Il me fallait plier mon corps et mon esprit aux exigences du récit.

Écrire exigeait que je m'abandonne, que j'accepte les images, les souvenirs et les sensations qui allaient ressurgir de mon inconscient. Les frontières du temps et de l'espace s'effaçaient. Des souvenirs datant d'hier ou d'il y a des années me submergeaient. Je pouvais, en une seconde, me transporter de Paris à Hong Kong et revenir à Montréal. La vie souterraine si longtemps pressentie se révélait à moi. Il me suffisait d'ouvrir grands tous mes sens pour capter ce qui se cachait derrière les apparences : l'essence même

⁹ Henri Michaux, *L'espace du dedans, Pages choisies*, Paris, Gallimard, 1944, p. 107.

de la réalité. Je devais à la fois m'abandonner pour aborder le côté de la vie plongé dans l'ombre et rester suffisamment lucide afin de retenir cette expérience, de la faire passer au langage.

Le voyage intérieur qui m'a amenée jusqu'à *Chuchotements* a pris des années. Mais ce voyage parmi mes souvenirs et mes fantômes, n'est-ce pas le propre de tout écrivain? Celui-ci ne plonge-t-il pas profondément en lui pour écrire une histoire qui est à la fois la sienne et celle des autres?

L'écriture relève à la fois de cette expérience intérieure et de l'expérience extérieure. Le but ultime est de mêler ces deux expériences, de les transformer en une œuvre. L'écrivain tient du magicien. Il sait réunir des morceaux épars et disparates pour en faire une histoire. De mille images, il arrive à faire un tableau et des personnes rencontrées aux quatre coins du globe deviennent un seul personnage de son roman.

L'expérience extérieure est ancrée dans la réalité, dans l'espace et dans le temps. Paris est une ville qui existe, qui occupe un espace géographique bien déterminé et dont les données sont objectives. C'est la capitale d'un pays appelé la France. Mais c'est aussi la ville où je suis née et où j'ai vécu plusieurs années quand j'étais enfant puis adulte. Dont je suis la seule à pouvoir décrire les escaliers de l'immeuble de la rue Barbette, à connaître l'odeur de l'appartement des Buttes Chaumont.

Dans l'écriture, on transforme les données objectives en données subjectives. Paris, je l'ai revisité et réinventé. Mes souvenirs en font partie, mais il y a aussi toutes les zones d'ombre qui font que le Paris que je décris est unique. Ces zones sont liées à la mémoire. Bien circonscrites, enkystées depuis des décennies, je les ai transformées dans *Chuchotements*. Ce voyage intérieur m'appartient à moi seule, mais ce qu'il m'a permis de découvrir et de faire remonter à ma conscience appartient à toutes ces femmes que j'ai rencontrées, directement ou par la lecture.

Le voyage intérieur est terrifiant : une fois commencé, l'écrivain ne sait pas où il va l'emmener. C'est peut-être la nécessité incontournable de faire cette expérience du dedans qui empêche beaucoup de personnes de passer du désir d'écrire à l'écriture.

Je voulais écrire *Chuchotements* pour raconter l'indicible. Ces femmes privées de l'amour du père et de la mère, brisées par l'abandon, violées dans leur corps, mais aussi jusque dans les moindres parcelles de leur être me chuchotaient leur histoire. Des milliers de voix résonnaient en moi. La tâche relevait presque de l'impossible et je me demandais comment je sortirais de cette aventure. L'angoisse qui me serrait la gorge quand je pressentais le livre à venir continuait à m'habiter, devenait de plus en plus envahissante. J'avais peur de ce que j'avais découvert et de ce que j'allais encore découvrir. Je craignais à la fois de ne pas être à la hauteur et de réussir.

Échouer signifiait me trahir en refusant d'aller jusqu'au bout de cette apprentissage, refuser ce monde fascinant *en proie au fourmillement des possibles* décrit par Michaux, qui exclut choix et organisation. Cela aurait impliqué d'accepter mon incapacité d'organiser ce matériau pour en faire une œuvre et trahir toutes ces femmes qui, des jours, des nuits, des années durant, m'avaient confié leur avenir. Mon silence serait revenu à les tuer.

L'angoisse était aussi reliée à la terrible solitude dans laquelle je vivais. Personne ne pouvait m'accompagner dans mon voyage de l'écriture. Pendant deux ans, matin après matin, je me suis isolée dans mon bureau pour écrire. Je coupais tout lien avec ma vie courante. Ma famille, mes amis, mon travail n'existaient plus. Mais l'écriture, c'est aussi la solitude essentielle. Car comment traquer l'absence autrement que par l'isolement? Seule la solitude peut donner tout son poids à l'absence et, au-delà, à l'absence

d'écriture. Je ne peux mesurer le poids de ce qui me manque que si je suis seule, confrontée au vide qui m'habite, à la page qui attend d'être remplie. Sans ce sentiment d'absence, je ne ressentirais pas l'urgence d'écrire.

Parfois la culpabilité m'envahissait et venait ajouter à mon désarroi. De quel droit pouvais-je ignorer volontairement la réalité pour plonger au centre de la création et vivre seule le mystère de la métamorphose?

Chuchotements s'est fait tyrannique. Il demandait toujours plus. Les matins en tête à tête ne lui suffisaient plus. Il me réclamait mes journées et mes nuits. Surtout mes nuits. Il s'accaparait mon corps, l'occupait et finissait par l'envahir. Il savait faire monter en moi le plaisir comme aucun amant ne l'avait encore fait. Tout aurait pu s'écrouler autour de moi. Je me donnais à lui corps et âme. Je n'existais que par lui. Les sensations qu'il suscitait chez moi n'avaient rien de commun avec ce qui pouvait exister dans la réalité. Je vivais des moments d'extase insoupçonnables qui finissaient toujours par me plonger dans le désarroi, car jamais je n'avais connu de tels moments dans la réalité.

Le matin, je retrouvais la tasse de café, mon bureau, l'écran. *Chuchotements* n'était plus l'amant passionné et aimant. Je n'étais pas la femme de ces nuits brûlantes. Je n'étais qu'une femme ordinaire, prisonnière de sa vie. Dehors la ville se réveillait. Les métros allaient se remplir d'hommes et de femmes. Leurs vies allaient se mêler le temps de quelques stations. Leurs parfums, leurs sueurs se frôleraient sans se mélanger. Chacune de ces vies bien distinctes était prédéterminée et ne pouvait que rencontrer son destin, contrairement à mon roman, qui était maître de son existence et ne me laissait pas d'autre choix que de le suivre.

Après les fantasmes de la nuit, je devais reprendre contact avec la réalité. Le visage chiffonné, je regardais mes mains sur les touches de mon ordinateur. Je devais me réapproprier mes sensations. Réapprendre un langage compréhensible par tous. Cette nécessité de me familiariser à nouveau avec la réalité était ma plus grande souffrance. Cela signifiait renier les moments que je venais de vivre. Admettre qu'ils étaient le fruit de mon imagination. Je les avais inventés et pourtant ils étaient tout ce qu'il a de plus réel pour moi. Je sentais encore la présence de ces fantasmes dans mon corps. Il me fallait renier tout cela.

Femme impudique, je m'étais donnée sans aucune retenue. En l'espace d'une page, j'avais refait ma vie. Abandonnant mari et enfants, j'avais changé de pays, avais pris un autre nom et un autre visage pour vivre une existence différente. J'avais tout détruit d'un coup de crayon, plus sûrement que n'aurait pu le faire un

séisme. Guidée par mes pulsions, j'avais osé révéler une autre figure de moi.

Dans *Face à ce qui se dérobe*¹⁰, Henri Michaux relate l'expérience d'un professeur de psychologie viennois, qui avait muni un de ses étudiants de lunettes inversant le haut et le bas, la droite et la gauche. L'étudiant était incapable de circuler normalement : il ne cessait de trébucher et de tomber. Au bout d'une semaine, ce même étudiant, qui n'avait pas quitté les lunettes, circulait comme si de rien n'était. Le professeur lui a enlevé les lunettes et l'étudiant était incapable de se déplacer normalement.

L'écriture ne relève-t-elle pas d'une expérience semblable? N'exige-t-elle pas que l'écrivain apprenne à regarder avec d'autres « lunettes », à casser ses habitudes et ses repères pour voir le monde autrement? L'écrivain doit modifier ses perceptions, partir à la découverte de ce « secret » ou de cet « ailleurs » que Michaux a recherché assidûment toute sa vie. Michaux n'a pas hésité à payer de son corps. Il a utilisé les drogues pour connaître « par le gouffre » de nouveaux états mentaux dont l'écriture doit se faire la *traductrice transparente*.

¹⁰ Henri Michaux, *Face à ce qui se dérobe*, Paris, Gallimard, 1976.

Quand j'écris, je suis comme un plongeur auquel on aurait bandé les yeux et dit « Saute ». Je dois faire confiance à cette voix impérieuse sans savoir où je vais arriver. Les pieds au sol, seuls mes orteils s'agrippent à la réalité que je connais. La voix me hurle de sauter et quelque chose en moi ne demande qu'à l'écouter. Mais, de l'autre côté de la barrière qui déjà m'empêche de faire marche arrière, ma vie veut me retenir. J'ai peur de tout perdre. De ne jamais revenir. Mais en même temps, je crains par-dessus tout de ne pas me survivre si je refuse cette expérience de l'ailleurs et de l'autrement.

Pour accepter de sauter, il faut que je perde la raison. Que je modifie ma vision de la vie. Je dois accepter l'existence de cette chose autre que je ne connais pas. Ouvrir tous mes sens afin de percevoir ce que je ne peux imaginer quand je n'écris pas. Je suis ma principale ennemie. *Chuchotements* ricane à quelques pas de moi. Il me toise du regard et ne fait pas un geste pour m'aider. Si je veux, je pourrais rester les orteils agrippés au sol jusqu'à avoir des crampes. Il ne me poussera pas. Il me nargue. Je dois être à sa hauteur, j'ai horriblement peur.

« J'écris pour me parcourir. [...] Là est l'aventure d'être en vie ¹¹ », affirme Henri Michaux. Au moment où je m'apprêtais à commencer *Chuchotements*, j'ai senti que j'allais m'enfoncer dans un monde trouble. Ma fuite m'avait conduite jusqu'à moi et j'avais peur de ce que j'allais découvrir. Frissons. Tremblements terribles. Panique. Jour après jour, j'étais confrontée à ce que je n'avais fait que pressentir avant de céder à l'écriture.

Céder ou mourir. Si je ne répondais pas à cet appel, l'angoisse qui me dévorait ne ferait qu'une bouchée de moi. Pilules, bleues ou roses. Insomnies. Je m'arc-boutais au bord de mon lit. Je refusais cet « appel de la nuit » de Duras. Mais plus je résistais, plus j'avais un goût amer dans la bouche. Un goût d'aliments mal digérés. Les souvenirs me remontaient à la gorge. Je devais cracher cette matière. En couvrir les draps et les murs de la chambre. Surtout, ne pas reculer. La nuit comme le jour, des fantômes venaient s'asseoir à mes côtés. Parfois, ils se couchaient sur moi. Riaient de mes yeux exorbités et de mes vaines tentatives de fuite. Un trou énorme dans la poitrine. Des courants d'air s'y engouffraient. Chaud. Froid. Nausée. Larmes. Colère. Hurlements. Tempêtes qui me propulsaient vers les zones les plus enfouies de moi-même.

Quand j'ai eu la force de commencer à écrire *Chuchotements*, j'étais persuadée que c'était « ça » ou mourir. Matin après matin, un semblant de calme est revenu. Moments fragiles durant lesquels la raison semblait l'emporter sur la démence. Je m'accrochais à des

¹¹ Henri Michaux, *Passages*, Paris, Gallimard, 1950, p. 32.

mots, à des phrases. En écrivant, j'avais la preuve qu'il me restait un peu de bon sens. Je maîtrisais encore la grammaire et le vocabulaire, ce qui me permettait d'entrer en communication avec les autres.

Inapte à la vie, voilà ce que j'étais. Écrire, c'était accepter mon inaptitude à la vie.

PARTIE III

UNE EXPÉRIENCE DE L'AILLEURS

En écrivant *Chuchotements*, je cherchais, inconsciemment d'abord, un ailleurs. Cette rupture avec le temps et l'espace qui me permettrait d'écrire mon récit. Mes voyages et mes expériences réelles devaient se libérer des contraintes du temps et de l'espace. Peu importe que je sois allée à Rio de Janeiro avant d'aller à Paris. L'écriture se moquait de savoir si je connaissais ces lieux. L'important, c'était que j'y étais allée à un moment donné, dans la réalité ou dans le rêve.

Pour écrire, ne faut-il pas faire comme si ces lieux, ces personnages et ces vies qu'on couche sur le papier étaient réels? Faire comme si... et finir par y croire. Un petit matin, sans crier gare, le monde du roman a remplacé celui dans lequel on évolue habituellement.

Petit à petit, je me suis créé d'autres repères. Je me suis familiarisée avec ma nouvelle voix. Avec mon corps et mon odeur aussi. Ma peau était différente. J'ai compris que c'était la peau de toutes ces femmes. J'étais devenue perméable. Leur vie, leur énergie, leurs émotions passaient directement d'elles à moi. À mesure qu'elles me nourrissaient, je prenais des forces, grandissais. Je ressentais des sensations jusqu'alors insoupçonnables. Je m'ouvrais de plus en plus pour recevoir ce qu'elles voulaient bien me donner.

La terreur a fait place à l'extase. Mes orteils qui s'agrippaient à la planche sont venus rejoindre ma main qui s'amusait sur un clavier imaginaire. Mon corps s'est transformé en une immense enveloppe protectrice qui m'a absorbée, avec le clavier.

J'allais vivre mon propre enfantement, du dedans. J'assistais à une double naissance, la mienne et celle de mon œuvre. Bien au chaud, je discutais avec toutes ces femmes qui m'accompagnaient depuis toujours. Les femmes de *Chuchotements* se racontaient à moi et je me livrais à elles. Nos destinées devenaient inséparables. Mon propre récit était né en écoutant le leur.

La création, c'est aussi une libération. Pouvoir dire librement ce qui nous hante. Partager nos peurs mais aussi nous dévoiler. Parler de soi sans artifices. Se livrer aux autres, cela suppose de s'accepter. Ce qui conduit inmanquablement à une libération. L'écrivain doit s'accueillir avant de demander aux autres de l'accueillir. Il devient sa propre mère. Il s'écoute avec tendresse et sans jugement. Il panse ses plaies avant de s'abandonner, confiant, en la vie et en l'avenir. Les mots qu'il a pu écrire sont la preuve de son existence. Ils sont autant de pierres blanches qui conduisent jusqu'à celui qu'il est vraiment.

Dans le roman *Poursuivie par la lumière de la nuit*¹², de Yûko Tsushima, la narratrice s'adresse sous forme de lettres à l'héroïne d'un texte de la littérature japonaise ancienne. Il en résulte un texte dans lequel les deux femmes communiquent en faisant fi du temps qui les sépare et de leur réalité bien distincte. Mon roman est l'aboutissement d'un dialogue similaire entre différentes femmes et moi-même.

¹² Yûko Tsushima, *Poursuivie par la lumière de la nuit*, Paris, Des femmes, 1990.

Les femmes, que j'appelle parfois avec tendresse mes femmes, ont été les principales inspiratrices de mon roman. Je les ai rencontrées dans la réalité, au fil de mes lectures, dans mes rêves, mon imagination. Elles sont mères de famille, célibataires, divorcées ou veuves. De différentes nationalités, je les ai côtoyées par le passé ou je les fréquente encore aujourd'hui.

Des femmes de chair et de sang ou d'encre et de papier m'ont directement inspiré celles que j'ai inventées. Dont j'ai dû opérer une synthèse pour aboutir à mon personnage de *Chuchotements*. Une protagoniste taillée sur mesure, qui allait répondre à mes questions, me faire renaître à ma propre féminité.

Le personnage de *Chuchotements* représente à la fois toutes les femmes que j'ai connues ou que je n'ai pas connues, c'est moi-même et les femmes à venir. C'est la mère fécondée, le fœtus en attente de devenir féminin, l'ancêtre de poussière, la petite fille croisée au parc, la fillette d'Algérie, l'amoureuse de Téhéran. J'ai voulu lui donner tout le bonheur et la souffrance possible. C'est la femme universelle et intemporelle qui survit aux affres de la vie et du temps.

Mon travail ne se bornait pas à relater son histoire. Je devais *écrire* un texte, au sens fort du terme. La manière de raconter devenait donc très importante. Il me fallait insuffler la vie à *Chuchotements*, trouver un souffle poétique qui transporterait mes lecteurs.

Curieusement, on semble plus enclin à se reconnaître dans une écriture plutôt que dans de simples faits. L'écrivain a le pouvoir, par son travail sur la langue, d'attirer l'attention sur des faits réels. Tel un magicien, il peut les mettre en relief, les révéler sous des aspects jusqu'alors inconnus du lecteur, il les magnifie.

Je me rends compte des conséquences de *Chuchotements* sur moi et sur ma vie. J'y ai consacré deux années, mais aussi, auparavant, de nombreuses années d'incubation. Mon roman m'a amenée à fouiller au plus profond de moi, m'a transportée dans le temps et dans l'espace. Il a rouvert des blessures et en a fermé d'autres.

Hier, assise près des rosiers, je bavardais avec une amie du secondaire, que je n'avais pas revue depuis l'âge de seize ans. Nous parlions de souvenirs d'adolescence. Elle buvait de l'eau fraîche citronnée. Comme nous le faisons à Téhéran. Nous nous sommes retrouvées par le biais d'Internet. Nous nous parlions comme si nous nous étions quittées seulement quelques mois plus tôt. Sans mon roman, je ne crois pas que j'aurais essayé de renouer avec cette enfance, des décennies plus tard et des continents plus loin. Mais cette rencontre allait dans le sens de mon écriture et le hasard a joué un rôle. Nous faisons partie de ces femmes qui ont présidé à la création du personnage de *Chuchotements*. La fiction et la réalité se sont rejointes dans mon roman et... dans mon jardin. Près de mes rosiers.

Ce qui n'était qu'un souvenir d'enfance se transformera, sous la plume de l'écrivain, en une expérience universelle. Le regard de Marguerite Duras assistant à l'agonie de la mouche, dans *Écrire*, restitue la mort dans son intégralité, sa monstruosité. La mort a une odeur, celle de l'éther ou du sang. On peut y sentir la vie aussi.

L'écrivain en capte les différents aspects, la dissèque et la présente au lecteur pour qu'il en saisisse toute la complexité. La création est donc le reflet des préoccupations humaines.

L'écrivain sert d'intermédiaire. Il devine et sent ce qui l'entoure et le restitue sous une forme visible et compréhensible de tous. Écrire, c'est passer du singulier à l'universel, comme l'avance Danielle Sallenave dans *Le don des Morts : Sur la littérature* :

*Le propre de la littérature est de dégager des significations universelles sans le recours du concept : cela signifie que cette essence qu'elle découvre est l'essence du particulier, et non le concept à quoi ce particulier doit être rattaché, sous lequel il doit être subsumé*¹³.

L'« essence » du particulier », voilà bien ce que j'ai voulu rendre dans mon roman.

Marguerite Duras parle de la souffrance qui accompagne forcément l'écriture – physique et mentale. La lutte avec soi, avec ses fantômes, avec le monde sauvage de l'écriture. Avec la solitude aussi. Selon Patrick Modiano, « l'écriture, c'est presque comme une

¹³ Danielle Sallenave, *Le don des morts : Sur la littérature*, Paris, 1991, p. 154.

opération chirurgicale¹⁴ ». Annie Ernaux, quant à elle, affirme : « Je la sens [l'écriture] comme le couteau, l'arme dont j'ai besoin¹⁵ ».

L'écriture serait une arme pour et contre soi. Selon l'usage qu'en fait l'écrivain. Elle répond à une insatisfaction, à un manque à combler. Dans le cas de Patrick Modiano, il s'agit de retrouver un passé, dans des lieux abandonnés, des rues de Paris. L'identité du narrateur et des personnages y est toujours incertaine. Le narrateur s'y cherche. Mais la déchirure identitaire y est double, car le narrateur ne pourra retrouver son identité qu'à travers celle de personnages à l'identité non définie ou mal définie. Il s'ensuit un jeu de pistes où se mêlent fragments de souvenirs, bribes de noms, photos prises à différentes époques, chambres désertes et appartements vides. L'œuvre de Patrick Modiano permet au lecteur de suivre le processus créateur.

Chaque roman de Modiano est un collage dont la fragmentation affecte l'ensemble de l'œuvre. Il disait déjà, à propos de *La Petite*

¹⁴ Patrick Modiano, *Le Magazine littéraire*, Paris, n° 424 (octobre 2003), p. 70.

¹⁵ Annie Ernaux, *L'écriture comme un couteau : Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, Paris, Stock, 2003, p. 36.

*Bijou*¹⁶, qu'il avait l'impression d'écrire le même roman depuis ses débuts. Deux ans plus tard, il tient les mêmes propos à l'occasion de la parution de son roman *Accident nocturne*¹⁷. Patrick Modiano nie toute quête identitaire : il préfère parler de rapport au monde, de quête de l'absence à travers les lieux. Il rejoint la notion de solitude essentielle.

L'œuvre de Modiano a fortement influencé mon écriture. La déchirure identitaire et la quête d'identité sont des thèmes qui m'interpellent particulièrement. Tout comme lui, j'aime feuilleter d'anciens carnets d'adresses, regarder de vieilles photographies et revenir, physiquement ou en pensée, sur des lieux de mon passé. L'enfance détermine en grande partie la structure émotive de l'individu. Tandis que le temps glisse sur lui, il ne lui reste souvent comme points de repère et d'attache que des lieux et des personnes (famille, amis et connaissances) qui ont contribué ou simplement été témoins de son développement.

Les lieux parlent. Patrick Modiano en fait des personnages à part entière tandis que les êtres humains ne sont souvent représentés dans son œuvre que par des initiales, des numéros de téléphone périmés ou des photos. Moi aussi, j'ai été confrontée à l'inévitable retour sur le passé. *Chuchotements* en est le témoignage littéraire que m'ont, en partie, inspiré les livres de

¹⁶ Patrick Modiano, *La Petite Bijou*, Paris, Éditions Gallimard, 2001.

¹⁷ Patrick Modiano, *Accident nocturne*, Paris, Éditions Gallimard, 2003.

Modiano. À l'instar de Modiano, je me suis efforcée de retracer le paysage de la mémoire.

Plus jeune, j'avais l'habitude d'appeler Marguerite Duras *l'écrivaine du désir*. La manière dont elle décrit le désir, l'intimité, la féminité et la passion amoureuse me fascinait. Son intuition et sa résignation face à la vie et aux circonstances m'impressionnaient. C'est aussi l'écrivaine du non-dit. Elle met des mots sur les situations les plus dures et les plus crues. Dans *Dix heures et demie du soir en été*, la narratrice se fait la spectatrice lucide de la fin d'un amour. Il existe entre Pierre et Claire une attirance qui s'ignore encore mais que Maria, elle, épie depuis des mois.

Marguerite Duras m'a transmis la volonté d'aller au-delà des apparences. De creuser au plus profond pour extraire un semblant de vérité. Duras examine la mort d'une mouche comme elle examine celle d'un amour. Méthodiquement. Son écriture est à la fois clinique et bouleversante. Marguerite Duras a le regard de l'entomologiste qui détaille un spécimen rare et d'une femme amoureuse qui scrute son amour pour en graver l'histoire et les détails dans sa mémoire. Elle m'a profondément influencée dans l'importance que j'accorde au non-dit. Dans *Chuchotements*, mon personnage ne se raconte pas. Il se montre et se dévoile peu à peu.

Je le donne à voir au lecteur, qui doit le regarder, en interpréter les actes.

Mon écriture introspective ne pouvait ignorer les auteurs japonais. Qu'il s'agisse de Yûko Tsushima, de Yoko Ogawa ou de Haruki Murakami (pour n'en citer que quelques-uns), tous sont à la recherche d'une « vérité » qui dépasse les apparences du monde réel dans lequel nous évoluons.

Les romans intimistes de Yûko Tsushima mettent en scène des femmes dans des situations plutôt banales. Mais la force de l'auteure est de nous montrer qu'il se cache autre chose derrière ces personnages et ces vies ordinaires. La réalité n'est qu'un écran masquant une autre dimension. Tsushima entraîne le lecteur vers cet ailleurs, le guide dans un voyage initiatique qui lui révélera l'aspect caché des choses.

Dans l'œuvre de Yoko Ogawa, il n'existe pas de véritables frontières. La temporalité n'est pas précisée non plus. Les personnages vivent en marge de la réalité, au rythme de leurs pensées et de leurs souvenirs. L'auteure décrit dans un style

dépouillé et incisif la solitude et l'incommunicabilité. Dans son univers, les détails du quotidien laissent deviner « le tout ». La mémoire travaille en sourdine et, une fois les souvenirs couchés sur le papier, peuvent commencer le deuil et l'oubli.

Haruki Murakami, à l'instar de Yûko Tsushima, conduit le lecteur dans un monde de l'entre-deux. Les hôtels, lieux de passage par excellence, occupent une place considérable dans ses romans. Le héros de son roman *Danse, Danse, Danse*¹⁸ retrouve son *initiateur* à l'hôtel du Dauphin. Bien ancré dans la réalité, le personnage bascule néanmoins dans une autre dimension, hors de l'ordinaire, où il va devoir affronter son double. Dans son œuvre, Haruki Murakami allie banalité du quotidien, humour et surréalisme afin de conduire le lecteur dans les méandres les plus intimes de l'âme humaine. Ni le temps ni l'espace n'ont de frontière : ils permettent une quête de soi et d'une autre dimension, le passage à ce qui existe derrière la réalité.

Ces auteurs pratiquent une écriture de l'intime où tout est abordé avec pudeur. À travers la mémoire, les fantasmes et la réalité s'enchevêtrent et les personnages découvrent une altérité qui remet en question leur identité. Le personnage de *Chuchotements*, lui aussi, opère ce retour sur lui-même et reconstruit son passé à travers le quotidien. De même que les femmes de Yoko Ogawa ou de Yûko Tsushima, la femme de mon

¹⁸ Haruki Murakami, *Danse, Danse, Danse*, Paris, Éditions du Seuil, 1995.

roman essaie d'aller au-delà de ce qu'elle a vécu pour trouver un sens à sa vie.

Le désordre fantasmatique de ce premier roman exigeait une écriture éclatée, haletante, d'où la structure fragmentaire. Mon écriture est celle de la mémoire et passe par le chaos.

La matière de *Chuchotements* est inscrite dans le souvenir. Pourtant, il porte l'embryon d'un deuxième roman, dans lequel la part de fiction sera prépondérante. Le petit garçon de Rio de Janeiro est en effet devenu le personnage d'un deuxième manuscrit, en cours.

Chuchotements va être publié et j'ai peur de le relire. J'en revendique la maternité tout en clamant : « Ce n'est pas moi, tout ça ! » Pourtant, il a fait de moi une romancière. Il m'a donné suffisamment d'assurance pour poursuivre.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages théoriques

- Anzieu, Didier. *Le corps de l'œuvre*. Paris : Gallimard, 1981.
- Barthes, Roland. *Fragments d'un discours amoureux*. Paris : Seuil, 1977.
- Baudrillard, Jean. *Fragments*. Paris : Galilée, 1995.
- Blanchot, Maurice. *L'entretien infini*. Paris : Gallimard, 1969.
- _____. *L'écriture du désastre*. Paris : Gallimard, 1980.
- Chawaf, Chantal. « Une écriture du féminin ». *Trois*, vol. IV, n° 2 (hiver 1989), p. 3-11.
- Contat, Michel. *L'auteur et le manuscrit*. Coll. « Perspectives critiques ». Paris : PUF, 1991.
- Collot, Michel. *La matière-émotion*. Coll. « Écrire ». Paris : PUF, 1997.
- Deleuze, Gilles. *Critique et clinique*. Paris : Éditions de Minuit, 1993.
- Deneys-Tunney, Anne. *L'écriture du corps*. Paris : PUF, 1992.
- Dillard, Annie. *En vivant, en écrivant*. Coll. « 10/18 ». Paris : Christian Bourgois, 1996.
- Djian, Philippe. *Ardoise*. Paris : Julliard, 2002.
- Duras, Marguerite. *Outside* (articles). Paris : POL, 1984.
- _____. *Écrire*. Paris : Gallimard, 1993.
- _____. *La vie matérielle*. Paris : Gallimard, 1994.

- _____. *C'est tout*. Paris : P.O.L., 1995.
- Grünberg, Serge. *À la recherche d'un corps*. Paris : Seuil, 1979.
- Joubert, Joseph. *Carnets*. Paris : Gallimard, 1938.
- Kerbrat, Marie-Claire. *Leçon littéraire sur l'écriture de soi*. Coll. « Major ». Paris : PUF, 1996.
- Le Rider, Jacques. *Les couleurs et les mots*. Paris : PUF, 1997.
- Madelénat, Daniel. *L'intimisme*. Coll. « Littératures modernes ». Paris : PUF, 1989.
- Mikriamos, Philippe. *William S. Burroughs*. Paris : Seghers, 1975.
- Molho, Raphaël, et Pierre Reboul (dir. pub.). *Intime, Intimité, Intimisme*. Lille : Éditions Universitaires, Université de Lille III, 1976.
- Mottram, Éric. *W.S. Burroughs, l'algèbre du besoin*. Paris : Christian Bourgois, 1980.
- Payant, René. *Vedute : Pièces détachées sur l'art (1976-1987)*. Laval : Éditions Trois, 1987.
- Quignard, Pascal. *Une gêne technique à l'égard des fragments*. Montpellier : Fata Morgana, 1986.
- Rilke, Maria Rainer. *Lettres à un jeune poète*. Traduit de l'allemand par Bernard Grasset et Rainer Biemel. Suivi de *Réflexions sur la vie créatrice* par Bernard Grasset. Paris : Grasset, 1984.
- Sallenave, Danièle. *Le don des morts : Sur la littérature*. Paris : Gallimard, 1991.
- Susini-Anastopoulos, Françoise. *L'écriture fragmentaire : Définitions et enjeux*. Paris : PUF, 1997.
- Torok, Jean-Paul. *Le Scénario : Histoire, théorie, pratique*. Paris : H. Veyrier, 1988.
- Von Schlegel, Friedrich. *Fragments*. Paris : José Corti, 1996.

Biographies

Adler, Laure. *Marguerite Duras*. Coll. « NRF Bibliographies ». Paris : Gallimard, 1998.

Bident, Christophe. *Blanchot, partenaire invisible*. Paris : Champ Vallon, 1998.

Entrevues

Hugues, Alex. « Entrevue avec Serge Doubrovsky (à l'occasion de la parution de *Laissé pour conte*) ». *Site Web de The University of Birmingham* (janvier 1999)
<http://www.french.bham.ac.uk/research/sergedou/index.asp>

Gaudemar, Antoine de. « Entrevue avec Patrick Modiano (à l'occasion de la parution de *La Petite Bijou*) ». *Libération, Cahier Livres* (26 avril 2001).

Œuvres de fiction

Brault, Jacques. *Mémoire* (poésie). Paris : Grasset, 1968.

Djian, Philippe. *Zone hétérogène* (roman). Paris : Éditions Bernard Barrault, 1984.

_____. *37°2 le matin* (roman). Paris : Éditions Bernard Barrault, 1985.

_____. *Maudit manège* (roman). Paris : Éditions Bernard Barrault, 1986.

_____. *Sotos* (roman). Paris : Gallimard et Philippe Djian, 1993.

_____. *Vers chez les blancs* (roman). Paris : Gallimard, 2000.

_____. *Ça, c'est un baiser* (roman). Paris : Gallimard, 2002.

_____. *Frictions* (roman). Paris : Gallimard, 2003.

_____. *Impuretés* (roman). Paris : Gallimard, 2005.

_____. *Doggy bag, saison 1* (roman). Paris : Julliard, 2005.

_____. *Doggy bag, saison 2* (roman). Paris : Julliard, 2006.

Doubrovsky, Serge. *Laissé pour conte* (roman). Paris : Grasset, 1999.

Duras, Marguerite. *Le square* (roman). Paris : Gallimard 1955.

_____. *Moderato cantabile* (roman). Paris : Les Éditions de Minuit, 1958.

_____. *Dix heures et demie du soir en été* (roman). Paris : Gallimard, 1960.

_____. *Hiroshima mon amour* (scénario). Paris : Gallimard, 1960.

_____. *Le ravissement de Lol V. Stein* (roman). Paris : Gallimard, 1964.

_____. *Le vice-consul* (roman). Paris : Gallimard, 1966.

_____. *Abahn Sabana David* (roman). Paris : Gallimard, 1970.

_____. *L'amour* (roman). Paris : Gallimard, 1971.

_____. *La maladie de la mort* (roman). Paris : Les Éditions de Minuit, 1982.

_____. *Savannah Bay* (pièce de théâtre). Paris : Les Éditions de Minuit, 1982.

- _____. *Le Navire Night et autres textes* (scénario). Paris : Le Mercure de France, 1986.
- _____. *L'Eden Cinéma* (scénario). Mercure de France, 1986.
- Ernaux, Annie. *Passion simple*. Paris : Gallimard, 1991.
- Modiano, Patrick. *La place de l'étoile* (roman). Paris : Gallimard, 1968.
- _____. *Les boulevards de ceinture* (roman). Paris : Gallimard, 1972.
- _____. *Livret de famille* (roman). Paris : Gallimard, 1977.
- _____. *Rue des boutiques obscures* (roman). Paris : Gallimard, 1978.
- _____. *Une jeunesse* (roman). Paris : Gallimard, 1981.
- _____. *Memory Lane* (roman). Paris : Hachette, 1981.
- _____. *De si braves garçons* (roman). Paris : Gallimard, 1982.
- _____. *Dimanches d'août* (roman). Paris : Gallimard, 1986.
- _____. *Fleurs de ruine* (roman). Paris : Seuil, 1991.
- _____. *Un cirque passe* (roman). Paris : Gallimard, 1992.
- _____. *La petite bijou* (roman). Paris : Gallimard, 2001.
- _____. *Accident nocturne* (roman). Paris : Gallimard, 2003.
- _____. *Un pedigree* (roman). Paris : Gallimard, 2005.

Murakami, Haruki. *La course au mouton sauvage* (roman). Paris : Seuil, 1990.

_____. *La ballade de l'impossible* (roman). Paris : Seuil, 1994.

_____. *Danse, danse, danse* (roman). Paris : Seuil, 1995.

_____. *Après le tremblement de terre* (nouvelles). Paris : 10/18, 2002.

_____. *Au sud de la frontière, à l'ouest du soleil* (roman). Paris : Belfond, 2003.

_____. *Kafka sur le rivage* (roman). Paris : Belfond, 2006.

Ogawa, Yoko. *La grossesse* (roman). Arles : Actes Sud, 1997.

_____. *L'annuaire* (roman). Arles : Actes Sud, 2000.

_____. *Hôtel Iris* (roman). Arles : Actes Sud, 2000.

_____. *Le musée du silence* (roman). Arles : Actes Sud, 2003.

_____. *Une parfaite chambre de malade* (roman). Arles : Actes Sud, 2003.

_____. *Amours en marge* (roman). Arles : Actes Sud, 2005.

_____. *La formule préférée du professeur* (roman). Arles : Actes Sud, 2005.

Shimazaki, Aki. *Tsubaki : Le poids des secrets 1* (roman). Montréal : Leméac, 1999.

_____. *Tsubame* (roman). Montréal : Leméac, 2001.

_____. *Hotaru* (roman). Montréal : Leméac, 2004.

Tshushima, Yûko. *L'enfant de fortune* (roman). Paris : Des femmes, 1985.

_____. *Les marchands silencieux* (nouvelles). Paris : Des femmes, 1988.

_____. *Poursuivie par la lumière de la nuit* (roman). Paris : Des femmes, 1990.

_____. *Vous rêvez nombreux, toi la lumière* (roman). Paris : Picquier, 1998.